NUMÉRO 44

Illinois U Library

8 OCTOBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA MAISON SANS TOIT

II

Récit inédit de
JOEL SAYRE

Traduit de l'anglais par
Hélène CLAIREAU

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

Par GEORGE ADAM

HEUREUSEMENT pour lui, Joseph Peyré n'est pas de ces écrivains contemporains sur les livres desquels il est nécessaire, à chaque occasion particulière, d'attirer l'attention des lecteurs. Les siens se comptent par milliers de fidèles, depuis *L'Escadron blanc* ou *Sang et lumières*, et il est probable qu'ils se sont retrouvés au rendez-vous de *Roc-Gibraltar* ou de *Matterhorn*, livres pourtant plus épisodiques et d'un pittoresque plus facile. Il serait dommage que *L'Etang Réal* (A. Fayard, édit.) connaisse le sort d'une lecture... j'allais dire acceptée par la force de l'habitude. Car ce roman de Joseph Peyré tranche, par la vigueur et la qualité secrète, sur une œuvre pourtant déjà riche et digne des éloges qu'elle a légitimement suscités.

Il est à craindre, cependant, qu'elle ne déconcerte ces premiers lecteurs, passionnés ou frivoles, que sont les critiques. On ne peut, en effet, la classer, lui assigner une place dans la production d'aujourd'hui, la comparer à d'autres et donc la juger. Le silence, dans ce cas, est souvent le gage d'une perplexité, lorsque ce n'est pas d'une crainte devant la responsabilité à assumer. D'autre part les fidèles n'aiment pas être dérangés dans l'exercice de leur culte.

L'Etang Réal n'est pas un livre ordonné autour d'un sujet, mais de dix dont chacun, pourtant, semble en être le principal. C'est tout aussi bien un « livre de nature » qu'un poème en prose ou une « histoire », car il participe de tous ces caractères, étrangement mêlés et fondus sans qu'aucun prenne le pas sur l'autre. S'agit-il d'un conte architecturé sur l'observation réaliste d'un décor et d'un milieu humain ? Peut-être, car il se déroule sur les bords d'un étang du Vaccarès ; mais il nous apporte d'inoubliables images d'une Camargue qui n'a plus rien à voir avec les cartes postales et les élans rococo des félibres. S'agit-il d'un récit fantastique dans lequel on ne saurait plus très bien faire la part du rêve et de la réalité ? C'est cela aussi, mais en partie seulement, encore que la présentation, par l'auteur, du héros principal sollicite très habilement l'esprit dans cette direction. On conviendra, je pense, que « la Dame » de Joseph Peyré appartient à la famille de la Commandante d'Ekebu, qui hante, à juste titre, la mémoire des fervents de *La Légende de Gosta Berling*.

Pour appeler encore comtesse d'Aimargues la maîtresse de la Martelière et des bords de l'Etang Réal, écrit Joseph Peyré, *il fallait être un étranger de Marseille ou d'Arles, ou le curé de Saintes, ou le notaire, ou quelque manadier bourgeois ou hobereau de l'autre bord du Vaccarès. Nous autres, les initiés, les voisins, ceux du bord oriental et de son désert, nous ne l'appelions jamais que « la Dame ». Et le nom suffisait à affirmer son règne. Mais quant à savoir où la Dame voulait en venir, et même si elle voulait en venir à quelque chose, c'était une bien autre affaire. Jamais elle ne m'avait appelé, ni même reçu à la Martelière. Je ne l'avais vue que de rares fois, chez Frédéric, au chevet de Guifette. Pour son compte, elle n'usait pas du médecin. « Je vivrai plus vieille que vous », avait-elle coutume de dire au docteur Icard, mon prédécesseur, qui avait été le médecin de la famille...*

La Dame, donc, vit seule sur un domaine battu par le soleil et le vent, mangé par le sel, et qu'elle laisse mourir comme elle a laissé dépérir une manade qui fut si longtemps célèbre. Le narrateur — un médecin qui préfère la solitude à l'exercice de son art et au commerce des hommes — s'intéresse à cette femme étrange. Il se met peu à peu à comprendre d'autant mieux sa « folie » que lui-même en vient à la partager : c'est de rendre la Camargue à elle-même, à sa nature profonde qui n'a rien de commun avec un pittoresque exploité par le siècle, à une sorte de paix d'avant le déluge. Tous deux, au terme de l'histoire contée par *L'Etang Réal* semblent y parvenir après avoir d'ailleurs tranché les derniers liens qui les rattachaient aux hommes. *Je ne me trompais pas,* conclut le narrateur, *le temps a passé depuis l'événement, et les hommes ont renoncé. La paix des premiers âges règne avec les oiseaux de mer sur l'étang Réal...* »

Il ne peut être question ici de suivre, dans tous ses méandres, cette aventure si admirablement contée par Joseph Peyré. Elle est de celles qui ne se résument pas car elles se bâtissent peu à peu dans l'esprit du lecteur sans que l'on parvienne à déterminer si tel élément est plus important ou plus déterminant que tel autre. C'est, à mon avis, la preuve même que l'art romanesque de l'auteur a été poussé à un très grand degré de perfection. Le résultat en est que cet art procède d'un envoûtement auquel il me semble très difficile de pouvoir résister. Je suis persuadé que *L'Etang Réal* sera considéré non seulement comme l'œuvre maîtresse de Joseph Peyré mais aussi, en soi, comme un roman de premier ordre, un de ceux qui s'installent dans la mémoire, y creusent leur place et ne la quittent plus.

DANS un volume de 800 pages qui rassemble ses « œuvres complètes » (Bibliothèque de la Pléiade) la production littéraire proprement dite d'Arthur Rimbaud en occupe à peine 200, le reste étant meublé par des gloses ou des broutilles du genre correspondance, notes et variantes, etc. C'est encore faire la part bien belle à cette œuvre *mince et fu'gurante* — comme Rolland de Reneville et Jules Mouquet la définissent si justement dans leur préface — *qu'à la fin du XIX^e^ siècle Arthur Rimbaud nous abandonna avec une sorte de dédain et sans avoir pris la peine d'en presque rien publier.* Il n'en reste pas moins qu'*Une Saison en Enfer, Les Illuminations* et une demi-douzaine de poèmes, de si faible poids qu'ils soient dans la main, comptent parmi les textes dont l'influence sur une postérité aura été la plus décisive. Les anthologies d'il y a vingt-cinq ans n'allaient plus jusqu'à ignorer Arthur Rimbaud ; elles citaient pudiquement quelques strophes de *Bateau Ivre;* nul doute que celles de demain ne se rattrapent largement.

Cette disproportion entre l'œuvre et l'exégèse indique bien, en tout cas, quelle place l'ange damné de Charleville occupe dans les meilleurs esprits, et l'importance qu'on doit légitimement lui accorder. Rien d'étonnant donc que l'annonce, voici quelques mois, de la découverte d'inédits ait provoqué d'immenses remous. Mais cette petite plaquette : *La Chasse spirituelle* venait à peine de paraître

(Lire la suite page 3 couverture.)

LA MAISON SANS TOIT

II

Au début d'une soirée de janvier 1944, alors que Berlin était l'objet depuis deux mois des bombardements massifs de la Royal Air Force, Hedi, Lilo et sa grand-mère attendaient le retour d'Hofmann pour prendre leur repas du soir. Il avait été convoqué pour ce jour-là à son bureau de recrutement, mais, comme il était certain de son ajournement, personne ne s'inquiétait.

— Il a dû arriver alors qu'il y avait une queue déjà longue, dit la grand-mère de Lilo.

Lilo leva les yeux de dessus son manuel d'algèbre et lui sourit. Hedi bâilla et hocha la tête sans détourner son regard d'un vieux numéro de l'*Elegante Welt* (le Monde élégant) qu'elle parcourait pour la centième fois. Au bout de quelques minutes elles entendirent dans l'escalier le pas familier et le cliquetis des clés de Hofmann dans la serrure de la porte de l'appartement. Leurs visages s'éclairèrent. Hofmann jeta son chapeau et sa serviette sur la table du vestibule qui supportait le téléphone et il entra dans le salon. Il était extrêmement pâle.

— S. S., dit-il.

Hedi, Lilo et la grand-mère se levèrent.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai été enrôlé dans les S. S., répondit Hofmann. Pas vraiment enrôlé. J'ai été choisi. Le colonel — je devrais plutôt dire le *Standartenführer* — m'a expliqué quel honneur on me faisait. Il paraît que les S. S. ont l'œil sur moi depuis quelque temps déjà. Moi ! Ils ont étudié mon ascendance et l'ont trouvée idéalement nordique. Je corresponds exactement au type physique qu'ils exigent. Et quant au dossier relatif à mes études et à l'exercice de ma profession, il est excellent à l'un et à l'autre point de vue. De plus, en considération de ma culture, ils vont m'envoyer à une école d'officiers et m'ont donné un brevet.

— *Ach !* s'écria la grand-mère de Lilo en joignant les mains.

— Non ! dit doucement Hedi.

Et elle alla mettre ses bras autour du cou d'Hofmann.

Lilo s'imagina Hofmann en uniforme noir avec le képi brodé d'une tête de mort.

— Oui ! dit Hofmann. Et ce n'est pas tout. Si les choses marchent bien, après que j'aurai été breveté, ils me donneront une propriété en Pologne. Vous plairait-il de vivre en Pologne, mesdames ? (Sa voix se brisa.) Il y aura de superbes fleurs dans ma propriété, fertilisée par la poudre d'os de juifs brûlés dans des fours crématoires.

— Dieu nous protège ! fit la grand-mère de Lilo en joignant de nouveau les mains.

Hedi, le visage appuyé contre la poitrine de Hofmann, se mit à sangloter.

— Eh bien, je ne me laisserai pas faire, dit Hofmann. Je n'ai jamais eu de rapports avec ces ignobles nazis et je n'ai pas l'intention d'être mêlé à leur ignoble guerre. Je vais descendre à la cave et je me casserai la jambe.

Hedi leva la tête et dit à travers ses larmes :

— Oh ! chéri, ne sois pas si bête ; ils attendront que tu sois guéri et ils te prendront de toute façon.

— Alors je me suiciderai, dit Hofmann.

— Non, non, non, non, non ! fit Hedi toute secouée de sanglots.

La grand-mère joignit les mains une fois de plus, mais elle n'eut plus la force de dire *Ach !*

Quand Hofmann avait reçu la convocation de son *Wehrmachtsbezirkskommando,* ou bureau de conscription, ni lui ni ses trois compagnes ne s'étaient tourmentés. Il y avait déjà été trois fois, et chaque fois il avait été ajourné sans délai, étant indispensable à sa société de construction. En novembre 1943, quand la Royal Air Force commença à démolir systématiquement les unes après les autres de vastes portions de Berlin, la pénurie des logements s'aggrava considérablement. A la suite d'un seul raid de bombardiers 330, quelque cent cinquante mille Berlinois furent privés d'abri. Désigné pour leur en construire rapidement, Hofmann reçut de son chef l'assurance qu'il lui était maintenant plus indispensable que jamais. Ce fut donc avec une imperturbabilité presque désinvolte que Hofmann se présenta pour la quatrième fois à son bureau de recrutement. Mais les choses s'y passèrent tout autrement qu'aux occasions précédentes.

Lorsque tous ceux qui avaient été convoqués — quarante à cinquante hommes — eurent répondu à l'appel du sergent du bureau, un officier de la Wehrmacht apparut et leur dit :

— J'en suis au regret, messieurs, mais je n'ai aucune influence sur ce qui va se passer. Au revoir.

Les S. S. furent créés, à l'origine, pendant les années 1920, pour servir de gardes du corps à Hitler et pour protéger les orateurs nationaux-socialistes pendant les réunions où l'opposition se montrait souvent tumultueuse. Les S. S. étaient également chargés des besognes particulièrement malpropres que le parti désirait faire accomplir. Comme chacun le sait, S. S. étaient les initiales de *Schutz Staffeln,* ce qui signifie échelons de défense, et les S. S. se faisaient gloire d'être une élite de volontaires soigneusement sélectionnés. Après la prise du pouvoir en janvier 1933 leur nombre s'accrut énormément. Les étranges événements du 30 juin 1934, « la Nuit des longs couteaux », au cours de laquelle Ernst Roehm, chef des S. A. aux chemises brunes — les *Sturmabteilungen* ou troupes de choc — et ses amis furent purgés, augmentèrent considérablement le prestige des S. S. du fait que la dissolution des formations de Roehm, opérée quelques jours plus tard, les débarrassa de plusieurs millions de concurrents.

En 1938 Himmler, aidé de Goering, réussit à faire sauter successivement von Blomberg et von Fritsch, deux chefs du grand état-major dont on craignait qu'ils ne prissent trop d'influence sur le Führer. Dorénavant, les S. S. entrèrent en compétition avec la Wehrmacht en tant qu'organisation militaire. Quand la guerre éclata les S. S. se mirent à fournir pour les divers fronts des divisions de combat d'élite et, à la fin des hostilités, le nombre des S. S., y compris leurs morts, avait dépassé le million.

Outre la section purement militaire, appelée Waffen-S. S., il y avait le corps voisin des *Allgemeine-S. S.* (S. S. généraux) ; les *Verfügungstruppen,* troupes utilisées à l'intérieur et ensuite dans les services d'occupation; les *Totenkopf Verbände* ou Unions de la Tête de Mort, qui dirigeaient les camps de concentration; la Gestapo, ou police d'Etat secrète ; et enfin le corps sans doute le plus redouté de tous, le *Sicherheitsdienst* ou Service de sécurité, organisme super-secret dont les S. S. eux-mêmes avaient une peur terrible. Le *Sicherheitsdienst* avait à sa tête Reinhard Heydrich, dont l'assassinat par des guérillas fut vengé en détruisant le village tchèque de Lidice et en mettant à mort toute sa population mâle. Outre le contrôle de toutes ces formations, Himmler obtint celui de la police civile. Il essaya même de se constituer une armée aérienne, mais Goering réussit à l'en empêcher.

Le taux de la mortalité parmi les Waffen-S. S. était très élevé sur le front russe. Il n'était pas entièrement imputable à la mort ou aux blessures mortelles infligées pendant la bataille, ni aux maladies ; en Russie les S. S. ne faisaient pas de prisonniers ; les Russes, quand ils capturaient des hommes ou des officiers S. S., leur rendaient la pareille. A l'automne de 1943 les pertes des S. S. avaient été telles que le besoin de renouveler leurs effectifs dans toutes les branches était urgent. Parmi ceux qui furent appelés pour remplacer les morts il y eut Hofmann.

Hofmann se rappela soudain une histoire de flagellation exécutée par les S. S. au son d'un orgue. Elle lui avait été racontée par l'un de ses amis qui y avait assisté. Cette flagellation eut lieu non dans un camp de concentration, mais dans une prison qui renfermait, entre autres, des condamnés politiques. Les autorités de la prison avaient décidé que les politiques avaient besoin d'être disciplinés, et elles avaient fait appel aux S. S.

Tous les prisonniers politiques furent alignés, suivant un tracé en forme d'U, devant la chapelle de la prison, dont les portes et les fenêtres avaient été laissées ouvertes. Trois structures en bois semblables à des lutrins avaient été installées dans la cour de la chapelle ; trois prisonniers furent attachés par les chevilles aux pieds des lutrins ; leurs pantalons baissés, leurs torses poussés par-dessus les pupitres. Deux *Knochenmänner* maintenaient les bras de chaque prison-

nier tandis qu'un troisième préparait une longue et lourde gaule de bois écorcé. Tout se faisait rapidement, sans heurt, avec méthode. Sur les marches donnant accès à la chapelle se tenait un sous-officier, le bras levé :

— *Achtung !* Tout est prêt ? Allez-y ! aboya-t-il en abaissant le bras.

De la chapelle s'échappa un flot de musique d'orgue admirablement jouée par l'officier commandant le détachement. Chaque fois que le sous-officier baissait le bras, les *Knochenmänner* abattaient vigoureusement leurs gaules. Hofmann s'imaginait les visages des hommes maintenus sur les lutrins pendant que leurs cris étaient noyés par les accents d'un prélude de Bach composé à la gloire de Dieu. De toutes les histoires de S. S. qu'il avait entendues, et il en avait entendu beaucoup, celle-ci lui paraissait l'une des plus horribles, et maintenant il ne pouvait plus se l'enlever de la tête.

— *Heil Hitler !* était en train de dire le Standartenführer. L'un de vous a-t-il une maladie organique ? Une maladie vraiment sérieuse ?

A la droite de Hofmann, un homme pauvrement vêtu, petit, fit bravement deux pas en avant et annonça qu'il avait de mauvais poumons. Le médecin-major tira un stéthoscope de sa poche, appela l'homme d'un geste et l'emmena dans un coin près d'une fenêtre.

— Personne d'autre ? demanda le Standartenführer.

Quand il vit qu'aucun des autres appelés ne se déclarait physiquement inapte, il grimaça un large sourire et dit :

— Au nom de notre chef bien-aimé, Heinrich Himmler, je souhaite la bienvenue aux volontaires des Waffen-S. S. !

A la gauche de Hofmann un homme s'effondra, évanoui. En dépit du respect pour les officiers qui depuis des générations avait été inculqué à la plupart des Allemands, et malgré la crainte qu'inspiraient les S. S., des pleurs et de terribles gémissements s'élevèrent. Le sang monta à la tête de Hofmann, ses oreilles bourdonnèrent et il crut un moment qu'il allait, lui aussi, s'évanouir. Il réussit cependant à maîtriser son vertige. Il vit le Standartenführer lever la main pour obtenir le silence, il vit remuer ses lèvres souriantes et, à travers les bourdonnements qui l'assourdissaient, il l'entendit leur dire :

— On vous accorde quatre jours pour arranger vos affaires. Vous devrez vous présenter lundi prochain à 8 heures du matin à la porte principale de la caserne Lichterfelde. *Heil Hitler !*

La phase berlinoise de la « Nuit des longs couteaux » de 1934 avait eu pour théâtre la caserne Lichterfelde. Hofmann aspira profondément, retint son souffle, l'exhala, puis regarda autour de lui.

Les yeux égarés, les requis s'étaient réunis en petits groupes afin de se communiquer les uns aux autres leur épouvante et leur désespoir ; tous parlaient à la fois ; aucun n'écoutait son voisin. Dans le coin proche de la fenêtre, l'homme aux poumons malades reboutonnait sa chemise en opinant de la tête, l'air joyeux, à quelque chose que lui disait le médecin. A voir son expression on eût dit que Hitler lui-même venait de l'arracher au gibet. Le sergent du bureau de recrutement salua le major et lui désigna d'un geste l'homme qui s'était évanoui, toujours étendu sur le plancher. Le major le regarda, fit la moue et hocha la tête. Hofmann fouilla dans son portefeuille, en sortit sa feuille d'ajournement et s'approcha du Standartenführer.

La tête penchée d'un côté, celui-ci écoutait trois requis. C'étaient tous trois des hommes mûrs, et tous trois pleuraient sans honte en se tordant les mains avec des gestes de supplication. Les regards du Standartenführer allaient de l'un à l'autre, toujours souriant. En attendant son tour de s'en faire entendre, Hofmann se tenait devant lui, sa feuille d'ajournement à la main. Les conscrits qui pleuraient étaient tous chefs de famille nombreuse. L'un d'eux avait une femme paralysée. Qui s'occuperait de leurs enfants s'il lui arrivait malheur ?

— Eh bien, les S. S. naturellement, dit le Standartenführer, les yeux pétillants. J'en ai six moi-même et un septième en route. Les S. S. aiment les gens qui ont beaucoup d'enfants.

Puis il remarqua Hofmann. Il lui arracha la feuille d'ajournement de la main, y jeta un coup d'œil et dit :

— Ah ! oui. Fritz Hofmann, ingénieur-constructeur.

Hofmann avait 1 m. 80 de haut, et en janvier 1944 il pesait non loin de 100 kilos, sans un gramme de graisse superflue sur le corps. Sa stature et sa pigmentation étaient pour les nazis idéalement nordiques. Le Standartenführer le parcourut des yeux avec une approbation évidente.

— Oui, Herr Hofmann, je désire..., commença-t-il, mais les trois pères de famille nombreuse gémissaient si fort qu'il n'acheva pas sa phrase.

— Silence ! rugit-il, et il l'obtint instantanément... « Herr Hofmann, je désire vous parler dans le bureau... »

Et avec un regard furibond sur les trois pères de famille :

— Quant à vous trois, tout ce que j'ai à vous dire est : « A lundi matin, 8 heures, à la caserne Lichterfelde. *Heil Hitler !*

Dans le bureau le Standartenführer offrit à Hofmann un fauteuil confortable, lui donna une cigarette bulgare faite de véritable tabac, l'alluma lui-même puis, se dirigeant vers un classeur, il y prit un dossier, s'assit à sa table et se mit à le lire. Hofmann s'efforçait de mettre ses pensées en ordre. Tout s'était passé si rapidement. Faisait-il déjà partie des Waffen-S. S. ou était-il sur le point d'être exempté ? Il était déconcerté par l'amabilité du Standartenführer. Qu'indiquait-elle ? Il s'en méfiait profondément et se rappelait un vieux dicton allemand qui s'appliquait à merveille à une façon de procéder devenue classique sous le gouvernement totalitaire : « D'abord le gâteau, ensuite le fouet. »

La cigarette bulgare avait un goût délicieux ; elle contrastait avec le mélange de balayures enveloppées de papier qui se vendaient couramment sous le nom de cigarettes chez les marchands de

tabac berlinois. Placé à la droite du bureau du Standartenführer, Hofmann ne pouvait voir le nom inscrit sur la couverture du dossier, mais il était sûr que c'était le sien. Il remarqua que le dossier ne contenait que peu de papiers. Mais cette constatation ne le réconforta guère. Quand on ne plaisait pas aux S. S., ils vous faisaient disparaître, ne serait-ce que pour avoir émis un bruit irrespectueux au mauvais moment, ou même sans aucun prétexte.

Le Standartenführer ne mit pas longtemps à lire le contenu du dossier. Il semblait l'avoir déjà lu précédemment.

— Je vois que vous n'êtes pas membre du parti, dit-il.

Hofmann tira une longue bouffée de sa cigarette, l'exhala et répondit :

— Ça n'a jamais été mon genre d'adhérer à des partis.

— Eh bien, peu importe, dit le Standartenführer. Quelques-uns des meilleurs nationaux-socialistes d'Allemagne n'ont jamais été inscrits au parti. Herr Hofmann, je vais tout de suite en venir au fait. Il y a plusieurs mois déjà que les S. S. vous ont à l'œil et pensent faire de vous un officier. Nous avons fait une enquête sur votre carrière professionnelle et sur votre ascendance, et nous les avons trouvées admirables l'une et l'autre. Physiquement aussi, vous êtes du type que nous apprécions.

Hofmann demeurait muet. Il s'imaginait se présentant devant Hedi, sa mère et Lilo en uniforme noir d'officier S. S., avec les foudres jumeaux sur le revers du col, et sur le képi la tête de mort et les tibias croisés brodés en argent.

— Vous êtes peut-être un peu effrayé à l'idée d'être officier dans les S. S., dit le Standartenführer. Le public s'est malheureusement mépris sur notre compte, à cause du caractère secret imposé jusqu'ici à une grande partie de notre activité. Je sais que, vue de l'extérieur, elle n'a pas toujours paru jolie, mais c'était un travail qui devait être accompli ; il était absolument indispensable. Nous avons édifié le national-socialisme, le genre de régime nécessaire à l'Allemagne et à l'Europe pour qu'elles puissent survivre. Mais laissez-moi vous assurer, Herr Hofmann, que ce que nous avons fait jusqu'à présent a été simplement préparatoire, simplement préliminaire. Dès que la guerre sera terminée nous nous étendrons énormément, énormément...

Son visage s'éclaira.

Le désastre de Stalingrad et l'effondrement en Afrique dataient de près d'un an. La R. A. F. était en train de mettre en pièces Berlin et l'industrie allemande. Quelques jours auparavant une armée russe avait pénétré en Pologne orientale. L'Angleterre fourmillait de millions d'Américains prêts à envahir le continent. Cependant le Standartenführer, Hofmann le voyait, était sincèrement persuadé que l'Allemagne serait victorieuse et que les S. S. allaient s'étendre énormément !

— Ce que vous dites est très intéressant, dit Hofmann, évitant avec soin la moindre intonation ironique, mais que deviendra mon travail de construction ? Le gouvernement le considère comme tellement essentiel qu'il m'a par trois fois exempté de servir dans l'armée. Et depuis les attaques aériennes de Berlin mes supérieurs m'ont assuré qu'il était plus essentiel que jamais. Presque toute ma besogne actuelle consiste à construire des abris pour les victimes des bombardements.

Le Standartenführer eut un geste d'impatience.

— Mon cher monsieur, dit-il, je n'ai aucun doute que votre travail soit en tous points digne d'éloges, mais ne comprenez-vous pas qu'il n'est que temporaire ? Vous construisez à présent des logements pour les Berlinois, quatre millions d'individus. Vous rendez-vous compte du nombre de gens que les S. S. dirigeront après la guerre ? Entre quatre cents et cinq cents millions ! L'Allemagne s'étendra de l'Atlantique à l'Oural, Herr Hofmann, et, ne vous y trompez pas, ce seront les S. S. qui la dirigeront. Le Führer nous en a déjà donné sa promesse. Nous coloniserons ces vastes territoires nouveaux et nous les ferons administrer par une élite tirée de ce que l'Allemagne a de meilleur en intelligence et en sang : soldats, industriels, savants, cultivateurs, hommes d'Etat et techniciens comme vous-même, tous travailleront d'accord, unis dans notre grande confrérie. C'est une tâche qui exigera les efforts de plusieurs générations avant d'être convenablement achevée, et au cours de toutes ces générations nous devons conserver notre sang le plus pur, en un flot continu. Vous n'êtes pas marié, à ce que je vois ?

Hofmann fit non de la tête et se demanda si les S. S. avaient connaissance de Hedi et de son père juif. Non, évidemment, ils n'en étaient pas encore informés.

— Trouvez une femme, Herr Hofmann, trouvez une femme, continuait le Standartenführer. Oh! je suis certain qu'un bel homme vigoureux comme vous peut avoir et a probablement eu toutes les femmes qu'il a voulues. Mais laissez-moi vous conseiller d'en choisir une avec laquelle vous ayez envie de construire votre avenir. Puis amenez-la-nous, et si nous l'approuvons épousez-la tout de suite. Si vous n'en connaissez pas qui vous convienne nous vous en trouverons une. C'est un devoir sacré pour des hommes tels que nous d'avoir des enfants, Herr Hofmann. Si les choses marchent comme elles le devraient — et il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement — je peux vous promettre une carrière magnifique dans les S. S. Et si vous épousez une femme qui reçoive notre approbation, lorsque vous aurez été promu officier, vous pourrez faire votre choix entre un certain nombre de très belles propriétés en Pologne ; nous les avons mises de côté à cet effet.

Le Standartenführer se renversa dans son fauteuil et contempla Hofmann. Celui-ci se demanda si les propriétés étaient situées assez à l'ouest, en Pologne, pour être hors de portée de l'artillerie rouge. Il se figura Hedi, si brave et toujours si pleine d'appréhension, soumise à l'examen d'une commission eugénique S. S.

— Votre proposition me donne évidemment à réfléchir, dit-il, elle est très attrayante. Il va falloir que je consulte mes supérieurs.

Le Standartenführer se mit à rire :

— Mon cher monsieur, nous les consulterons à votre place. Et nous ne leur demanderons pas leur avis, nous leur ferons connaître notre décision.

Il se pencha vers Hofmann et sourit. C'était avec ce même sourire qu'il avait accueilli les requis en leur souhaitant la bienvenue au nom de Heinrich Himmler.

— Herr Hofmann, nous sommes des hommes du monde, vous et moi. Je ne voudrais pas vous voir dans les rangs des Waffen S. S. en qualité de simple soldat, car ce serait stupidement gaspiller l'étoffe d'un bon officier. Vous n'aimeriez pas y être vous-même parce que vous savez que vous risqueriez d'être tué dès la première semaine sur le front russe. Donc, d'ici lundi, prenez votre décision. Je vous conseille de ne pas perdre de vue le glorieux avenir que nous réserve l'après-guerre. Je vous attendrai à la caserne Lichterfelde à 8 heures. *Heil Hitler !*

HOFMANN essaya à diverses reprises de m'expliquer nettement ce que l'obligation d'entrer dans les S. S. représentait pour lui.

— Cela n'avait aucun rapport avec l'obligation de servir dans l'armée, disait-il. Hitler a déclenché la guerre, et je lui donnais tort, mais si j'avais reçu l'ordre de servir dans l'armée, dans la marine ou dans la Luftwaffe, je lui aurais obéi. Les S. S. étaient quelque chose de tout différent. Cette organisation mettait en œuvre tout ce que je détestais le plus chez les nazis. Il était pour moi absolument inadmissible d'entrer dans les S. S.

— Je ne crois pas, me dit un jour Hedi, que vous puissiez jamais comprendre ce que cela signifiait pour nous. Peu importe ce que vous avez pu entendre dire ou lire au sujet des S. S. ou de ce que vous avez vu dans les camps de concentration après votre victoire. Il faut avoir vécu pendant une douzaine d'années dans un Etat policier pour se rendre compte de la terreur qui nous a écrasés.

» Le chef de notre famille allait maintenant lui-même être obligé de se joindre aux S. S. Je ne connais pas d'équivalent américain à cette situation. Supposez que le gouvernement américain envoie des citoyens à la chaise électrique simplement en raison des accidents de leur naissance ou à cause de leurs opinions politiques. Supposez ensuite un homme bon, paisible, sensible, chef d'une famille de tranquilles banlieusards, recevant soudain l'ordre des autorités de Sing-Sing d'avoir à y diriger l'opération de la chaise électrique. Oh ! mais par rapport aux S. S. la chaise électrique n'est rien. Vous n'avez aucune idée de choses pareilles, vous autres. Il est impossible de vous faire comprendre ce que nous ressentions tous. Nous avions quatre jours devant nous pour tenter quelque chose.

» Se casser un bras ou une jambe ne rimait à rien. Ils auraient tout bonnement attendu qu'il fût guéri pour l'emmener. Hofmann jura de se tuer plutôt que de céder, et il l'aurait fait ; il était dans un tel état ! Comme je ne pouvais envisager cette perspective, je me rendis chez un médecin que nous connaissions, appelé Erich Tanft, et je lui racontai toute l'histoire. J'étais depuis longtemps en relations avec Erich et sa femme, et je les savais sincèrement antinazis, car, à ma connaissance positive, ils avaient caché ou aidé des vingtaines de juifs dès le début des persécutions. Erich n'était pas seulement médecin des hôpitaux, il était aussi professeur adjoint de pharmacie à l'université. J'allai le voir le soir même de l'entrevue de Hofmann avec le Standartenführer, et quand il m'eut entendue il me demanda d'aller les rejoindre avec Hofmann le soir suivant, sa femme et lui, dans un restaurant de nuit du *Kurfürstendamm*. C'était son anniversaire, et ils le célébraient par une petite fête.

» — Nous combinerons les affaires avec le » plaisir, me dit Erich. Ne vous tourmentez pas. » J'imaginerai quelque chose. Dites à Hofmann » que je le scierais en deux plutôt que de laisser » Himmler le prendre. »

» Après Stalingrad une loi avait interdit la danse dans toute l'Allemagne, et depuis plus d'une année il y avait à Berlin pénurie de boissons. Cependant un grand nombre de restaurants de nuit et de bars dont les rideaux de fer étaient fermés faisaient entrer leurs clients par une porte de derrière. Les boissons étaient une lavasse où l'on pouvait à peine trouver trace d'alcool et elles coûtaient dix fois leur prix normal, mais les endroits de ce genre étaient presque toujours bondés parce qu'on y dansait au son d'une musique douce. Je me rappelle que la boîte où nous rencontrâmes Erich et sa femme ce soir-là débordait littéralement de soldats avec leurs bien-aimées, car un merveilleux orchestre de tziganes vous y faisait fondre le cœur. Pour vous donner une idée de la qualité de cet orchestre, sachez que les Anglais vinrent ce même soir bombarder l'ouest de Berlin, précisément le quartier où nous nous trouvions ; une terrible bataille se livra au-dessus de nos têtes ; néanmoins personne ne quitta le restaurant. Les gens restaient simplement assis, se tenant les mains ou enlacés, se laissant enivrer par les violons des tziganes. Erich avait apporté deux bouteilles de vin qu'il avait réussi à dénicher. Il apporta aussi les drogues que Hofmann devait prendre.

» Erich était en excellente forme, ce soir-là, parce qu'il lui était venu une idée merveilleuse. Il s'était rappelé que, plusieurs années auparavant, le père de Hofmann avait été atteint de désordres mentaux et qu'il était mort dans une clinique privée pour névropathes, à Berlin. La mère de Hofmann avait beaucoup souffert de l'état du professeur et elle l'avait tenu secret autant que possible ; c'était pourquoi on l'avait mis dans une petite maison de santé privée au lieu de l'envoyer dans l'un des grands hôpitaux. Les S. S. n'avaient apparemment pas découvert ce fait au cours de leurs recherches sur l'ascendance de Hofmann. Autrement ils ne l'auraient jamais considéré comme susceptible de faire un bon officier. Les véritables nazis — je veux dire ceux qui n'étaient pas des dupes stupides — avaient une frousse très vive de la folie. Etant eux-mêmes déséquilibrés à des

degrés divers, ils la redoutaient ou en redoutaient la possibilité chez les autres. Toujours est-il que l'après-midi de son anniversaire Erich avait téléphoné à Hofmann et l'avait longuement interrogé sur le début de la maladie de son père. Les symptômes préliminaires en avaient été la jaunisse et, chose assez étrange, la rougeole. Par une chance extraordinaire, le directeur de la clinique se trouvait être un neurologue nazi d'un certain âge, vaniteux, gonflé de son importance, vraiment bête et connu pour son entêtement. Il était particulièrement fier de ses dons de diagnosticien.

» — Et, Dieu merci, dit Erich, une fois son » diagnostic posé, rien ne le lui fera changer. »

» L'idée d'Erich était véritablement géniale. Dès que les drogues auraient produit leur effet sur Hofmann et lui auraient donné la jaunisse, Erich l'enverrait à la clinique en question et ferait en sorte que le directeur découvrît lui-même les symptômes semblables à ceux du père de Hofmann. Puis, au moment convenable, Hofmann simulerait le désordre mental. Le directeur de la clinique serait ainsi convaincu d'avoir affaire à une folie héréditare. Erich garantissait que Hofmann serait malade aussi longtemps qu'il serait nécessaire, mais qu'il aurait à assurer lui-même son dérangement cérébral. Hofmann lui dit qu'il pouvait être tranquille ; il lui suffirait d'évoquer le sourire du Standartenführer, et il n'aurait même pas besoin de recourir à la simulation. Nous rîmes beaucoup pendant toute la soirée, comme des enfants complotant une farce contre des grandes personnes.

» Deux jours plus tard Hofmann était atteint d'une jaunisse infectieuse. Sa peau et le blanc de ses yeux avaient pris une couleur horrible, ressemblant à celle du soufre ; sa température dépassait 40 degrés, et il avait mal partout. Quand Erich vint l'examiner, il délirait ; il souffrait réellement, sans aucune comédie. Mais Erich rayonnait et dit en se frottant les mains :

» — Ça marche d'une manière stupéfiante ! Il » faut à un malade souffrant d'une jaunisse normale au moins dix jours pour prendre cette » magnifique teinte jaune ! Il faudra que j'écrive » un article sur ce cas après la guerre ! C'est » merveilleux ! »

» L'état du pauvre Hofmann faisait évidemment honneur aux prouesses pharmaceutiques d'Erich, mais cet après-midi je ne pus m'empêcher de m'en tourmenter. Erich s'en aperçut et s'excusa, puis il me dit :

» — Je sais qu'il n'est pas agréable pour vous » de le voir dans cet état, mais vous feriez bien » de vous y habituer tout de suite, car il va » falloir qu'il soit ainsi pendant un mois encore. » Chaque fois que vous vous en sentirez affligée, » imaginez-vous le bel avenir d'après guerre, et » figurez-vous Hofmann en train de recueillir les » dents aurifiées sur les cadavres, dans les beaux » camps de concentration qu'il aura construits » pour Himmler. »

» Erich appela ensuite le directeur de la clinique au téléphone et lui demanda s'il pouvait lui amener un malade. Il m'avait dit de m'approcher de l'appareil et il tint le récepteur éloigné de son oreille, de façon à me laisser entendre la conversation.

» — Je crains que ce ne soit complètement » impossible, *Herr Kollege* (monsieur mon col- » lègue), dit le directeur. La clinique est archi- » pleine en ce moment. »

» Vous imaginez comme mon cœur se serra en entendant ces mots ; mais Erich sourit d'une oreille à l'autre et me donna un coup de coude.

» En ce cas, dit-il, vous consentirez peut-être » à me donner votre opinion, *Herr Kollege*. Il » s'agit d'une jaunisse. Naturellement, je ne son- » gerais pas à vous déranger pour une jaunisse » ordinaire, mais elle semble s'accompagner de » dépression mentale. Le malade est Herr Fritz » Hofmann, le fils de feu le professeur Hofmann » dont je sais que vous l'avez soigné.

» — Dieu ! s'écria le directeur de la clinique. » C'est par la jaunisse que son père a com- » mencé ! L'idée vous est-elle venue, *Herr Kol- » lege*, que le patient puisse souffrir d'une tare » héréditaire ? »

» Cela prenait si bien qu'on avait presque peine à le croire, mais Erich parvint à maîtriser son envie de rire et il répondit :

» — C'est précisément pour cela que je tenais » tant à avoir votre avis, *Herr Kollege*, sachant » que vous êtes probablement l'autorité la plus » éminente de Berlin en matière de tares hérédi- » taires. »

» Le directeur de la clinique avala cette flagornerie sans la moindre difficulté.

» — *Herr Kollege*, dit-il, il faut que vous » m'ameniez immédiatement votre malade. Nous » nous arrangerons pour lui faire de la place, et » je m'en occuperai personnellement. Un si beau » jeune homme ! Je l'ai vu plusieurs fois pendant » que son père était interné ici. Les affections de » ce genre sont toujours bien regrettables, mais » au cours de ma longue expérience j'ai constaté » que ces tares sont fréquentes dans les familles » les plus remarquables par l'intelligence. »

» Il était effectivement un diagnosticien d'une promptitude incomparable. Avant même d'avoir jeté les yeux sur lui il était prêt à faire mettre à Hofmann la camisole de force.

» Pendant la domination des nazis, d'innombrables charlatans ou demi-charlatans exerçaient la médecine à Berlin. Comment s'en étonner quand Hitler avait pour médecin personnel favori ce charlatan à demi fou nommé Morel ?

» En moins d'une heure Erich avait fait installer Hofmann dans une chambre particulière de la clinique ; le directeur lui arracha presque son malade des mains tant il était certain qu'il s'agissait d'une tare héréditaire. Erich en était naturellement enchanté, désirant que le directeur de la clinique en prît l'entière responsabilité le plus tôt possible. Quand je lui fus présentée comme étant la fiancée de Hofmann, il fit :

» — *Ach ! ja !* (Ah ! oui !) en secouant la tête » et en me regardant avec pitié. »

» Heureusement la famille de Hofmann n'était pas à Berlin à cette époque. Après la mort de son père sa mère était allée vivre dans la propriété de sa famille aux environs de Stettin ; ses sœurs

étaient mariées et habitaient dans d'autres villes. Erich était persuadé que la présence de la mère et des sœurs de Hofmann dans la clinique ne ferait que compliquer les choses ; il insista pour que le moins de personnes possible fussent mêlées à notre complot. Je savais qu'il avait raison ; aussi écrivis-je à la mère et aux sœurs de Hofmann que sa maladie n'offrait rien de grave et qu'il n'y avait pas lieu pour elles de courir le risque d'être bombardées qu'impliquait un voyage à Berlin.

» Notre stratégie exigeait en outre que je fisse toujours la bête en présence du directeur de la clinique ou de tous les autres médecins que je pourrais avoir l'occasion de voir à propos de cette maladie. Je devais leur faire croire que je ne comprenais nullement à quel point ils considéraient comme sérieux l'état de mon fiancé. Je devais toujours me montrer optimiste. J'étais une petite idiote naïve, convaincue que le corps médical saurait rétablir l'homme que j'allais épouser. La Vie de Hofmann, celle d'Erich et la mienne étaient en jeu, et il n'était pas facile de jouer mon rôle d'une manière persuasive. Je dus pourtant avoir convaincu le directeur de la clinique, car dès qu'il m'apercevait il se mettait à hocher la tête avec commisération.

» Je me rendais chaque jour à la maison de santé et j'y introduisais en fraude les capsules d'Erich chaque fois que Hofmann en avait besoin. Ce pauvre Hofmann fut certainement très malade le premier mois. Il était généralement fiévreux et chancelant, et le jaune de sa jaunisse combiné avec les taches roses de sa rougeole faisait de lui un spectacle affreux. Un jour, peu après son admission à la clinique, alors que j'étais assise à son chevet, un officier de santé S. S., le même qui avait vu Hofmann à son bureau de recrutement, entra soudain dans la chambre, sans frapper. Il s'attendait sans doute à surprendre Hofmann en flagrant délit de simulation et à pouvoir le dénoncer, mais après un coup d'œil sur son visage il se retira aussi prestement qu'il était apparu. Hofmann se sentait si malade qu'il ne mangeait presque rien ; pendant le premier mois il maigrit de près de 20 kilos. Cependant, comparé à ce qui l'attendait, ce premier mois pouvait presque être considéré comme une cure de repos. Sa rougeole disparut au bout d'une semaine environ, et il fut débarrassé de sa jaunisse après quatre ou cinq semaines. Ce fut alors que commença la véritable torture.

« Erich avait réussi à se renseigner sur l'histoire du cas du professeur Hofmann ; il me donnait tous les trois ou quatre jours les instructions que je devais communiquer à Hofmann sur la conduite à tenir afin de reproduire la maladie de son père. Il devait simuler de graves désordres mentaux, la perte de la mémoire et un éloignement graduel du monde de la réalité. Au fur et à mesure que se produisaient ces symptômes, le directeur de la clinique enregistrait un nouveau triomphe personnel en voyant se confirmer son diagnostic de folie héréditaire.

» Hofmann devint son malade de prédilection ; il l'exhibait sans cesse aux membres de son personnel et à tout médecin venant voir l'un de ses propres clients. Le malheureux était obligé à présent de passer la plus grande partie de ses heures de veille à se donner en spectacle — couché sur le dos en regardant fixement le plafond, ou assis au bord du lit et contemplant ses pieds, ou répondant « Je ne m'en souviens plus » aux questions qu'on lui posait. C'était un effort terrible, et l'ennui le rendait enragé. Il ne nous était plus guère possible de communiquer. D'abord, son désordre mental supposé exigeait qu'il fût de plus en plus silencieux, et nous avions peur que quelqu'un le surprît en train de me parler lucidement. Ensuite il y avait un défilé continuel de médecins avec le directeur de la clinique à leur tête, entrant et sortant de sa chambre à toute heure. Quand nous finissions par obtenir quelques instants de tête-à-tête, nous nous parlions rapidement d'une voix à peine perceptible.

Alors que Hofmann était hospitalisé depuis environ trois mois, je pris un gros rhume qui m'obligea à passer plusieurs jours au lit. Dès que je fus rétablie je m'empressai de retourner à la clinique ; mais en y arrivant je ne trouvai pas Hofmann dans sa chambre. Cependant, comme j'y remarquai l'absence de son peignoir et de sa grande serviette de bain, je supposai qu'on était en train de lui faire prendre un bain et je m'assis pour l'attendre. Je parcourais un vieux magazine afin de passer le temps quand j'entendis crier. Les cris n'étaient pas très forts, au début, et je ne leur prêtai qu'une attention distraite — après tout, j'étais dans une maison de santé pour malades nerveux — mais comme ils devenaient plus accentués, je m'approchai de la porte et je l'ouvris. Soudain, je me rendis compte que la voix irritée qui poussait ces cris était celle de Hofmann, ou plutôt que la sienne était celle qui dominait, car il y en avait plusieurs. Je sortis dans le couloir et je me hâtai jusqu'à une sorte de petit carré qu'il formait à son intersection avec un autre couloir, et là, je vis, debout sur une table, Hofmann en train de faire un discours contre Hitler. Des malades avaient quitté leurs chambres pour venir l'écouter, et certains d'entre eux lui répliquaient en criant. Le fauteuil roulant qui avait servi à le conduire au bain et à l'en ramener était auprès de la table, et l'infirmier qui le poussait d'habitude — un vieux bonhomme un peu fêlé — regardait Hofmann, la bouche grande ouverte de stupeur. La violence et l'emportement de Hofmann me choquèrent tellement que, durant quelques moments, je fus incapable de mouvement. Ma première pensée fut que son esprit avait succombé sous l'effort, comme se rompt une corde trop tendue. J'étais horrifiée aussi par les propos séditieux qu'il tenait d'une voix tonitruante. Tout tremblant, il transpirait à flots et sa maigreur était vraiment pathétique. Connaissez-vous le sentiment qu'on éprouve en voyant quelqu'un qu'on aime placé dans une situation épouvantable devant des étrangers ? On a envie

de dire à ceux qui le dévisagent « Non, non, ce » n'est pas juste, ce n'est pas vrai ! Il n'est pas du » tout comme ça. Il est en réalité l'homme le plus » merveilleux du monde quand on le connaît bien. » Je vous en prie, je vous en prie tous, compre-nez-le ! » Mais il n'est pas possible de s'avancer et de parler ainsi. On souffre du désir d'expliquer, mais on ne parvient pas à prononcer un mot.

» Je vis plusieurs infirmières et un médecin venir en hâte vers Hofmann par les divers corri-dors ; alors, je me ressaisis, je m'approchai de la table et je lui criai aussi fort et aussi furieusement que je le pus : « Toi ! » Il s'arrêta brusquement au milieu de ses divagations et abaissa sur moi un regard étonné comme s'il se demandait comment il se faisait que je fusse là. Puis, son visage se contracta et il se mit à pleurer, se cou-vrant le visage de ses mains et balançant la tête en arrière et en avant. Le docteur et les infir-mières le firent descendre de la table et le rame-nèrent à sa chambre dans le fauteuil roulant sans aucune difficulté. Presque simultanément, le directeur de la clinique arriva et le soumit à un examen auquel on ne me permit naturellement pas d'assister. J'attendis derrière la porte. Hof-mann criait de nouveau. Une infirmière ouvrit la porte, m'aperçut et la referma aussitôt. Au bout d'une minute elle réapparut et me dit qu'il ne pouvait être question ce jour-là pour Hofmann de recevoir ma visite.

» La porte se referma. J'allai m'asseoir sur le banc placé à l'extérieur du bureau du directeur et je l'attendis.

» Soudain, j'entendis une voix me dire :

» — Alors, mademoiselle, vous êtes encore là ? »

» Je levai les yeux et vis le directeur de la clinique qui me souriait en hochant la tête.

» — Vous serez heureuse d'apprendre, me dit-il, que votre bien-aimé dort comme un petit ange. »

» Ces paroles me firent l'effet d'une douche froide. Je me rendis compte à quel point j'avais été stupide de surestimer cet homme. Il était bien le détestable vieil imbécile que nous avions vu en lui dès le début.

» Il me fit entrer dans son bureau et m'offrit un siège. Puis il enleva sa blouse d'hôpital et revêtit son veston. Il ne s'assit pas à sa table ; il prit un fauteuil en face de moi, un énorme fau-teuil au dossier élevé et aux bras terminés par des griffes de lion en bois sculpté ; une espèce de trône. Il avait l'habitude exaspérante de baisser la tête en prenant un air pensif et un regard lointain, et il restait ainsi un long moment afin de donner l'impression qu'il se plongeait dans de profondes pensées. J'étais malade du désir de savoir si Hofmann était réellement devenu fou, mais il ne m'eût servi de rien de le demander à cet imbécile.

» Quand le directeur sortit de sa transe, je lui dis combien j'étais ennuyée de ce que mon fiancé avait fait, le matin, dans le couloir. Il émit l'un de ses horripilants rires gloussants et dit :

» — Vous faites allusion aux propos qu'il a » tenus contre le Führer ?

» Ma chère demoiselle, ne vous en préoccupez » pas. Je vais vous confier un secret : il s'en tient » de semblables ici à tout moment. Si tous les » discours séditieux de mes malades avaient été » rapportés aux autorités, il n'y en aurait guère, » techniquement parlant, qui n'auraient pas été » condamnés depuis longtemps à la détention » dans un camp de concentration. A certains » stades de leurs maladies ils s'en prennent très » fréquemment au gouvernement. Scientifique-» ment cela nous intéresse, naturellement, mais, » au point de vue politique, pas du tout. »

» Cette déclaration me surprit vivement, mais elle ne me rassura pas. Si les aliénés avaient tous tendance à prononcer des paroles séditieuses, cela ne prouvait-il pas que Hofmann était fou, lui aussi, à présent ?

» Le directeur s'aperçut que je continuais à me tourmenter.

» — Je lis dans votre pensée, ma chère demoi-» selle. En tant que loyale citoyenne du Troisième » Reich, vous êtes accablée de honte à l'idée que » votre fiancé se laisse aller, au beau milieu d'une » guerre, à dénoncer le Führer. De tels sentiments » vous font honneur et je crois connaître le moyen » de vous soulager de votre inquiétude. Nous » avons au sous-sol une bonne cellule mate-» lassée. Que diriez-vous si nous l'y mettions » pendant quelque temps ?

» Mais avant que j'eusse pu lui répondre il se frappa le front et s'écria :

» — Oh ! mon Dieu ! j'oubliais les S. S. ! »

» Il rougit, fronça les sourcils.

» Nous avions entendu parler des S. S., ou plu-tôt nous en avions vu pour la dernière fois le jour où le médecin du bureau de recrutement avait passé la tête par la porte et s'était retiré aussitôt ; c'était à l'époque de la jaunisse et de la rougeole, il y avait trois mois de cela. Depuis lors ils ne nous avaient pas donné lieu de savoir ce qu'ils pensaient ou faisaient au sujet du candidat officier Hofmann. Le directeur de la clinique n'avait encore jamais mentionné les S. S. en ma présence. En le faisant, maintenant, il m'avait sur-prise et effrayée, mais c'était comme une lueur après trois mois d'obscurité totale. Pourquoi les S. S. lui étaient-ils soudain venus à l'esprit ? Il paraissait s'irriter davantage de seconde en seconde. Etait-ce contre les S. S. qu'il était furieux ? Si je jouais bien mon jeu je parvien-drais peut-être à apprendre quelque chose.

» De mon air le plus naïf et le plus idiot je demandai :

» — Que se passe-t-il avec les S. S., monsieur le » directeur ? Y a-t-il quelque chose qui cloche ?

» — Quelque chose qui cloche ? Pensez-vous ! » les S. S. ne sont qu'une bande de... »

» Il s'arrêta et ferma la bouche. Sa colère n'était pas encore à point, alors je dis :

» — Oh! voyons, monsieur le directeur, vous » ne pouvez en penser rien de mal ! Juste avant » d'attraper la jaunisse, mon fiancé a reçu l'offre » d'entrer dans les S. S. comme officier ! Il s'est » senti profondément honoré et il était follement » impatient de commencer à suivre les cours » d'instruction. »

» Ce fut alors que le vase déborda :

» — Ma chère demoiselle, dit-il, les S. S. ont eu

» l'effronterie de me dire ici-même, dans cette » pièce, pas plus tard qu'hier, qu'ils soupçonnaient » votre fiancé d'être un simulateur ! »

» Il était tellement emporté par sa rage qu'il ne prit pas la peine de constater ma réaction, ce qui fut bien heureux, car j'étais en proie à une peur terrible.

« — S'il vous plaît, dit-il en désignant le » revers de son veston où se voyait l'insigne rond » et doré réservé aux premiers cent mille » membres du parti nazi. (Cet insigne était » concave en son milieu, ce qui lui valait d'être » appelé par les profanes : siège de cabinet.) » S'il vous plaît ! Moi, un membre du parti » d'une réputation sans tache et d'une loyauté » constante depuis 1926 ! Me dire, à *moi*, que je » donne asile à un simulateur ! Que *mon* dia- » gnostic soit discuté par un drôle quelconque, par » un de ces voyous de S. S., n'en sachant pas plus » qu'un babouin sur les maladies mentales ! »

» Aux yeux du directeur c'était lui-même et non Hofmann que les S. S. suspectaient. Il avait privé Hofmann de son *ego* ; ce n'était plus, pour lui, un patient de chair et d'os, c'était un diagnostic. Mais qu'allaient faire les S. S. ? Il me fallait, si possible, le découvrir. Je réussis à dire :

» — Monsieur le directeur, je ne puis le » croire ! Ils devaient sûrement plaisanter !

» — Plaisanter ! s'écria-t-il en se contenant à » peine. Je vais vous montrer s'ils plaisantaient. »

» Il tira un portefeuille de sa poche, en sortit une lettre et me la tendit en disant :

» — Lisez les plaisanteries qu'il y a là-dedans ! »

» La lettre portait l'estampille : « Secret » et elle avait été envoyée du Quartier Général de la Gestapo par un messager. Elle était datée de la veille et annonçait simplement qu'une infirmière nommée Minna Klatt allait, jusqu'à nouvel ordre, s'occuper du malade Fritz Hofmann. Elle entrerait en fonction le lendemain. La lettre était signée : « Poppke, adjudant. »

» J'éprouvai tout à coup une lassitude extrême, et un calme entièrement faux s'empara de moi. Je me demandai pourquoi l'infirmière Klatt commencerait son espionnage demain au lieu d'aujourd'hui. Sans doute achevait-elle aujourd'hui la tâche qui lui avait été assignée précédemment : elle était peut-être le témoin-étoile dans un procès où sa déposition ferait pendre quelque autre pauvre diable de Hofmann. Ou peut-être ne rentrait-elle que demain de ses vacances. Les espions devaient bien avoir des vacances comme tout le monde. S'ils ne se reposaient pas, ils tomberaient malades d'un excès d'espionnage.

» Le directeur se lança dans une sorte de soliloque :

» — Imaginez la Gestapo rôdant dans mon » magnifique hôpital ! Une *infirmière* désignée » pour démolir le diagnostic établi par le chef » d'une institution réputée ! C'est atroce ! C'est » inouï ! Une infirmière ! Je parie qu'en fait » d'infirmière c'est une ex-serveuse de bar inca- » pable de distinguer un thermomètre d'un » chauffe-lit ! Que mon intégrité professionnelle » soit vérifiée par une créature nommée Minna » Klatt ! Ah ! c'est une belle affaire ! vraiment » une belle affaire ! De très hauts personnages » du parti entendront parler de cet affront infligé » à la science médicale, vous pouvez m'en croire, » de très, très hauts personnages ! »

» Je lui rendis la lettre et me mis à pleurer. Après tout ce que j'avais enduré le matin je ne pouvais en supporter davantage. Je me détestai de pleurer ainsi, mais il me fut impossible de m'arrêter pendant un bon moment. Le directeur s'en effraya. Sa colère disparut et il me témoigna une sollicitude anxieuse. Me tapotant l'épaule, il disait :

» — Tout s'arrangera, ma chère petite, tout » s'arrangera. Cette idiote d'infirmière espionne » ne pourra rien découvrir qui ne soit parfaite- » ment correct. Votre fiancé n'est pas plus simu- » lateur que moi. »

» Je répondis :

» — Bien sûr que non, monsieur le directeur, » mais pourquoi mettent-ils sa loyauté en » doute ? »

» Je me haïssais aussi de cette hypocrisie, je haïssais le rôle que j'étais obligée de jouer et je haïssais tout ce qui m'y contraignait. Quand les nazis avaient pris le pouvoir les choses et les gens avaient commencé à se corrompre, et il me semblait m'être corrompue avec eux. Je trichais. Hofmann trichait, tout le monde, dans toute l'Allemagne, trichait d'une manière ou d'une autre. Le dogme nazi était délibérément immoral — n'importe quel moyen était justifié par la fin — et même ceux qui étaient horrifiés par cette doctrine en subissaient la contagion. Les personnes naguère intègres étaient forcées de tricher, de tromper afin de conserver le peu de respect d'elles-mêmes qui leur restait ; les gens de bonne volonté étaient obligés de tricher pour en aider d'autres à demeurer en vie ou pour rester vivants eux-mêmes.

» Quand mes pleurs cessèrent enfin je m'en allai, après avoir promis au directeur de ne plus me tourmenter et surtout de ne souffler mot à personne de ce qu'il m'avait dit.

» Une demi-heure plus tard je me promenais dans le « Tiergarten » avec Erich, lui racontant les événements de la matinée. Il parut effrayé. Il convint qu'il nous fallait obtenir tout de suite, sur l'état de Hofmann, l'opinion d'un homme digne de foi, et il me dit qu'il allait prier le meilleur spécialiste des maladies mentales de se prononcer. Si son jugement confirmait mes soupçons, nous retirerions immédiatement Hofmann de la clinique et nous le mettrions entre les mains d'un médecin d'une compétence éprouvée. Erich essaya de me remonter le moral, mais il en avait lui-même autant besoin que moi. C'était lui qui avait prescrit à Hofmann ce qu'il devait faire pour échapper aux S. S. et il se reprochait de l'avoir mis dans une situation aussi fâcheuse.

» Maintenant que les S. S. soupçonnaient Hofmann de simulation le danger était devenu infiniment plus grand pour nous trois. Une idée affreuse me vint : le pauvre Hofmann avait dénoncé Hitler ; sa folie ne pourrait-elle pas l'inciter à raconter à son infirmière tout notre stratagème ?

» Erich décida de se rendre à l'instant même à la clinique. Si le cerveau d'Hofmann était encore susceptible de conserver un souvenir, il fallait l'avertir de la venue de Minna Klatt. Nous nous acheminâmes ensemble vers le métro et nous prîmes le même train. Ma station précédait celle où Erich devait descendre. Une fois sur le quai, je me retournai pour lui faire un signe de la main, mais il ne me vit pas. Il regardait droit devant lui, perdu de tourment.

Quand je revis Erich, plusieurs heures plus tard, il marchait du côté opposé de notre petite impasse. Je m'étais assise à la fenêtre pour l'attendre. Comme il approchait, j'étudiai son allure, mais elle ne me révéla rien. Elle n'était ni vive ni hésitante. Il ne me voyait pas. Lorsqu'il fut assez près de la maison pour entendre, je tapai sur la vitre et il leva la tête. Son visage rayonnait, et je compris instantanément la raison de sa joie. Ce fut un moment merveilleux, et, bientôt, pour la deuxième fois ce jour-là, un médecin me tapota l'épaule en me disant que tout s'arrangerait.

» Erich était allé voir le directeur de la clinique et lui avait dit que, passant dans le quartier, il avait voulu prendre des nouvelles de son ancien malade. Le directeur lui sauta presque au cou. La visite d'Erich était pour lui une magnifique occasion d'apaiser la souffrance infligée à son amour-propre de diagnosticien. Après avoir relaté à Erich l'histoire de la maladie du professeur Hofmann dans ses plus grands détails et celle du cas de Fritz Hofmann jusqu'à sa sortie contre Hitler, il emmena son confrère à la chambre du patient. Hofmann dormait encore, mais le directeur avait une telle impatience de le mettre à l'épreuve qu'il voulut le réveiller aussitôt. Le malheureux était sous l'effet d'une injection de sodium amytal qu'on lui avait administrée après son discours sur Hitler. La dose thérapeutique qu'on lui avait donnée ne devait agir que quatre ou cinq heures, au bout desquelles on le réexaminerait ; s'il était alors toujours aussi violent, on renouvellerait la dose. Ce laps de temps était presque écoulé ; il ne pouvait tarder à s'éveiller de lui-même. Mais le directeur ne parvint pas, pendant un bon moment, à lui faire reprendre conscience ; il s'y acharnait comme un agent de police qui secoue un ivrogne tombé « dans les pommes ».

» Hofmann finit pourtant par se réveiller ; le directeur le fit asseoir au bord du lit et se mit à démontrer son état à Erich.

» Celui-ci était bouleversé par l'aspect de Hofmann. Je lui avais dit bien des fois combien il était lamentable, mais Erich n'était quand même pas préparé à quelque chose d'aussi affreux. Hofmann demeurait immobile, regardant fixement ses pieds.

» — Herr Hofmann, lui demanda le directeur, » reconnaissez-vous ce monsieur ? »

» Comme Hofmann ne leva seulement pas la tête, le directeur lui glissa sa main sous le menton et la lui souleva en la tournant vers Erich. Il répéta sa question. Hofmann regarda d'abord Erich sans paraître le voir, puis la peur passa dans ses yeux. Il pleurnicha, ses yeux se remplirent de larmes, et, de la voix d'un petit garçon effrayé, il dit :

» — Je veux aller auprès de ma maman. »

» Erich me dit qu'en l'entendant son sang se glaça.

» — Si je n'avais pas vu ces larmes rouler sur » ses joues, j'aurais cru qu'il jouait la comédie ; » mais après les avoir vues, j'avais le cœur serré » de la même angoisse que vous, le matin, » m'avoua-t-il. Je ne savais absolument pas que » penser. »

» Le directeur lâcha le menton de Hofmann et dit :

» — Vous voyez, *Herr Kollege*, exactement le » genre de chose que faisait son père. C'est très » significatif cette envie de voir sa maman ; il » faut que j'en prenne note. »

» Il prit la feuille de maladie d'Hofmann, accrochée au pied du lit, et se mit à écrire. Hofmann releva lentement la tête et regarda d'un air hébété le directeur penché sur la feuille. Puis son regard absent se dirigea sur moi, me dit Erich. Brusquement l'hébétement disparut de son visage, il me fit un gigantesque clin d'œil et reprit immédiatement son expression égarée. C'était si drôle, et le clin d'œil avait été si indiscutablement celui d'un homme parfaitement sain d'esprit que j'eus peine à ne pas éclater de rire. Heureusement, le directeur remit la feuille en place au même instant, sortit de sa poche son petit maillet et se mit à taper Hofmann sur les endroits voulus pour vérifier ses réflexes. »

» Ce clin d'œil avait suffi pour établir son diagnostic. Il cessa d'écouter le directeur et s'efforça de trouver un moyen de voir Hofmann tête-à-tête. Devait-il laisser son étui à cigarettes dans la chambre, s'apercevoir de son oubli dans le bureau du directeur et revenir le chercher ? Non... Le directeur enverrait sûrement un subordonné chercher l'objet ou insisterait pour accompagner son collègue... Interrompre l'examen pour aller au W. C., y écrire un mot d'avertissement au sujet de Minna Klatt et essayer de le passer à Hofmann derrière le dos du directeur ?... Ce serait mieux, mais le directeur ne leur tournerait peut-être plus le dos et, en outre, Erich désirait ardemment avoir une conversation avec Hofmann, si brève fût-elle.

» Pendant qu'Erich se mettait l'esprit à la torture, les S. S. eux-mêmes intervinrent comme un *deus ex machina* bienveillant. On frappa à la porte, une infirmière se montra et dit au directeur qu'on le demandait au téléphone.

» — Ne voyez-vous pas que je suis au beau » milieu d'un examen ? Dites-leur de rappeler » plus tard. Qui est-ce ? »

» L'infirmière répondit que c'était un monsieur Poppke.

» — Oh ! fit le directeur d'un ton beaucoup plus poli. »

» Et, priant Erich de l'excuser, il quitta la chambre en hâte.

» Nous pûmes nous entretenir pendant trois » ou quatre minutes à voix basse, me raconta » Erich. La nouvelle de l'arrivée de Minna Klatt » n'inquiéta nullement Hofmann.

» — Très bien, dit-il. Cela me fournira une nouvelle occupation. »

» Il dit à Erich qu'il s'ennuyait d'une façon horrible, impossible à décrire. « Avec ma déficience » mentale, je ne peux ni lire, ni fumer, ni même » manger proprement. Le directeur se demande » s'il ne devrait pas me faire donner la becquée » par une infirmière. Bon Dieu ! il y a des » moments où j'en viens à penser que j'aurais » mieux fait d'entrer dans les S. S. Dites à Hedi » que j'ai honte de mon éclat de ce matin, mais je » ne l'avais pas vue depuis plusieurs jours ; je me » sentais terriblement seul, et je m'embêtais, je » m'embêtais, je m'embêtais...

» Erich lui demanda comment il faisait pour pleurer quand il avait envie de voir sa maman. Hofmann sourit et répondit :

» — Oh ! je sais pleurer à volonté, maintenant, » Je n'ai qu'à concentrer ma pensée sur un conte » de fées triste qui me faisait pleurer quand j'étais » enfant. Ceux de Hans Christian Anderson sont » particulièrement bons à cet égard. Avec *le Soldat de plomb inébranlable* ou *la Pauvre Petite Marchande d'allumettes* je suis capable de remplir des seaux. Cela impressionne énormément » le directeur parce qu'il paraît que mon père a » beaucoup pleuré pendant qu'il était ici. »

» Erich lui promit de chercher une façon de combattre son terrible ennui.

» — Si je pouvais seulement avoir ma planche à » dessin et mes instruments ! lui dit Hofmann. » Couché à ne rien faire, il m'est venu un tas » d'idées que j'aimerais pouvoir mettre sur le » papier. Mais ce serait bien trop raisonnable pour » moi, n'est-ce pas ? »

» La voix du directeur qui se fit à ce moment entendre dans le couloir mit fin à leur conversation.

Je resterai toujours convaincue que l'ennui aurait fini par entraîner Hofmann à faire ou à dire quelque chose qui l'aurait trahi auprès des S. S. si, là encore, Erich n'avait sauvé la situation grâce à une idée merveilleuse. C'est au dessin qu'il recourut pour réussir ce miracle, mais non au dessin géométrique des architectes et des ingénieurs, non au compas et à l'équerre.

» Quand il était tout jeune, Hofmann avait donné les preuves d'un don incontestable pour le portrait et la caricature. S'il n'avait eu la passion de la construction il serait devenu peintre ou caricaturiste. Erich se rappela ce talent, et, un ou deux jours après sa visite à la clinique, il me fit cadeau d'un livre. Le titre en était : *l'Art des déments*. Il contenait la reproduction d'une foule de dessins et de peintures exécutés par des fous. Un illustre professeur de psychiatrie avait publié cet ouvrage.

» — Je vous conseille, dit Erich, d'apporter ce » charmant volume demain, à la clinique, afin » que Hofmann l'étudie. Mais il faut éviter à tout » prix que personne en dehors de lui ne voie ce » livre, notamment pas Minna Klatt. Surtout ne le » laissez pas à la maison de santé quand vous la » quitterez. Si Hofmann se sent suffisamment » inspiré il pourra, dès demain, demander un » crayon et du papier à Minna Klatt et commencer à dessiner. Dites-lui qu'il doit être très » primitif au début ; son art pourra devenir plus » compliqué avec le temps. Et recommandez-lui » par-dessus tout de laisser traîner ses dessins de » façon que Minna puisse les trouver. »

» En conséquence, je dissimulai tous les jours *l'Art des déments* dans le sac de cretonne, parmi les vieilles chemises, les chaussettes, le coton à repriser et l'ouvrage de tricot que j'avais coutume d'apporter à la clinique. Dès que nous étions seuls j'ouvrais le volume à l'endroit voulu et je le tenais devant Hofmann pendant qu'il faisait des croquis d'après les « Vieux Maîtres », comme il appelait ses modèles. Je jouais mon rôle de chevalet de manière à pouvoir faire disparaître le livre en une seconde en cas de nécessité. Un jour, alors que nous chuchotions avec animation, tout en regardant une esquisse, le directeur, que nous n'avions pas entendu approcher, entra soudain dans la chambre sans frapper et dit qu'on me demandait au téléphone. La chambre avait une porte qui s'ouvrait vers l'intérieur, et il était là qui la tenait pour me laisser passer. J'étais assise tout près du lit, et, à l'instant où la porte s'était ouverte, j'avais fourré le livre sous ma jupe. Il était assez grand et je ne voyais pas comment m'y prendre pour me lever et quitter la pièce sans désastre. Heureusement, Hofmann, qui était assis au bord du lit, vint à mon secours en poussant un cri et en bondissant jusqu'à la fenêtre. Le directeur l'y suivit en hâte, ce qui me permit de sortir le livre de dessous ma jupe et de l'enfouir dans mon sac à ouvrage. Après cet incident nous fûmes toujours en alerte, et nous ne manquâmes plus jamais d'entendre les pas qui s'approchaient.

» Avec cette occupation artistique, l'ennui d'Hofmann se dissipa immédiatement. Il fit des masses et des masses de dessins ; plusieurs centaines en tout. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, ses dessins devenaient de plus en plus extravagants. Ils finirent par être aussi fous que ceux du livre, et il me sembla même qu'il parvint à les dépasser en folie. Nous avions remarqué, dans les reproductions de peintures, en particulier au point de vue dessin, une recherche excessive du détail : on y voyait la moindre nervure de la plus petite feuille ; nous fûmes également frappés par l'extrême naïveté des tableaux représentant des visions. Hofmann imitait à la perfection ces deux particularités.

» Erich suggéra qu'il prît les S. S. pour sujet. Hofmann conçut alors l'idée extraordinaire d'hommes en uniformes noirs ailés, leurs ailes, d'une blancheur de neige, leur descendant jusqu'aux talons. On ne se figurerait pas que des ailes puissent être horribles, spécialement si elles sont blanches ; pourtant celles dont Hofmann affubla les S. S. l'étaient. Elles vous rappelaient que

les oiseaux sont issus des reptiles. Dans les coins de certains des tableaux, de petits croquis montraient que les ailes étaient attachées aux épaules des S. S. au moyen d'appendices assez semblables au tronçon d'une queue de cheval.

» On aurait pu croire que le directeur était l'unique inventeur de l'occupation thérapeutique, tant il se réjouissait de voir Hofmann s'adonner au dessin. Il lui acheta une planche à dessin et des matériaux, y compris une quantité d'excellent papier, chose alors si rare qu'il avait dû recourir à des amis du parti pour se le procurer. Il en résulta que Hofmann fut à même de faire des tableaux plus grands, plus ambitieux et encore plus fous. Son chef-d'œuvre représentait un Armageddon S. S. au sommet d'une montagne de la chaîne de l'Oural, sous un ciel bas et menaçant. Les personnages principaux étaient Himmler — ailé, naturellement — et Jésus-Christ, en train de se serrer la main. On ne pouvait rien y déceler d'irrespectueux. Hofmann avait fait sienne la sincérité ingénue qui caractérisait un grand nombre des reproductions du livre. Les deux figures centrales étaient entourées d'une foule où se reconnaissaient, rangés par ordre hiérarchique. Heydrich, Kaltenbrunner, Sepp Dietrich, le général des Waffen-S.S., le Standartenführer souriant qui avait proposé à Hofmann un poste d'officier, et bien d'autres encore. Çà et là, sur le sol, un ange S. S. blessé adressait à Himmler et à Jésus-Christ le salut hitlérien du bras tendu. Des cadavres d'ennemis s'amoncelaient un peu partout, mais leurs visages étaient invisibles et leurs uniformes ne permettaient pas d'identifier leur nationalité. Hofmann faisait presque tous ses tableaux avec une grande vitesse, mais celui-ci lui prit près d'une semaine.

» Dès qu'il avait terminé un dessin Hofmann le jetait sur son lit, par terre, ou n'importe où, et en commençait aussitôt un autre. Minna Klatt entrait dans la chambre, et, sous prétexte de la mettre en ordre, elle ramassait subrepticement les dessins et les emportait, croyait-elle, sans qu'il s'en doutât. Minna se révéla, d'ailleurs, être une veuve assez avancée en âge, très maternelle, et dont on n'aurait jamais soupçonné qu'elle appartenait à la Gestapo. Les dessins de Hofmann l'horrifiaient, et elle avait peur de lui. Il ne lui faisait pourtant rien d'autre que de lui lancer de temps en temps un regard furibond, mais elle n'était visiblement pas heureuse dans son emploi. Comme elle ne tarda pas à être aussi convaincue que le directeur de la démence complète de Hofmann, et comme elle passait assidûment ses dessins à qui de droit, nous la tînmes bientôt pour un atout dans notre jeu.

J'EUS alors pour tâche d'essayer de faire régler la situation de Hofmann. A cet effet je me levais chaque matin à 5 heures, je prenais le métro en me faufilant dans la foule et je me rendais dans le centre de la ville où étaient situées les administrations gouvernementales. J'allais des bureaux des S. S. aux services de l'armée, des services de l'armée aux ministères, puis de nouveau dans les bureaux des S. S., dans ceux de l'armée, dans les ministères, indéfiniment ; je n'ai jamais réussi à comprendre exactement pourquoi ils étaient intéressés tous trois à cette affaire. Ce cauchemar dura un mois ; je crus bien que ma raison y succomberait. Les bombardements étaient parvenus à leur apogée, et il m'arrivait parfois, lorsque j'avais enfin repéré la commission ou le comité ou l'autorité à qui incombait la décision, de ne trouver en revenant le lendemain qu'un amas de décombres à la place du bâtiment qui l'avait abrité. Il me fallait alors tout recommencer. Où avait-on transféré cet organisme ? Quand, à force de recherches, je finissais par découvrir sa nouvelle adresse c'était très souvent pour apprendre que l'affaire était entre les mains d'un autre service. Deux fois diverses pièces du dossier furent détruites par des bombes incendiaires.

» Je jouais de nouveau le rôle de la joyeuse petite idiote : mon fiancé avait une telle envie d'obtenir ses galons d'officier dans les S. S. ; il avait été malade, mais à présent il allait bien. Son séjour à la clinique avait été pour lui d'un bienfait miraculeux ; tout ce qu'il demandait était qu'on lui permît de commencer à suivre les cours.

» Je vous en prie, oh ! je vous en prie, n'est-il » pas possible qu'on l'y autorise ? »

» A la fin le jour vint où Hofmann comparut devant une commission de cinq membres comprenant quatre médecins militaires S. S. et le Standartenführer au sourire. On recueillit d'abord les dépositions du directeur de la clinique et de Minna Klatt. Elles durèrent un temps infini. Nous nous tenions les mains, Hofmann et moi, dans le vestibule en attendant qu'on l'appelât. Erich avait conseillé qu'il simulât la joie quand il comparaîtrait devant la commission. Au lieu de rester coi avec l'air d'un crétin il devait s'efforcer de donner une impression en harmonie avec l'esprit de son dessin représentant Himmler donnant une poignée de main au Christ. Le rôle d'un homme exalté par la joie était tout nouveau pour Hofmann, mais il dit qu'il ferait son possible pour le bien jouer.

» Assise auprès de lui, ma main dans la sienne, je sentais combien il était tendu. Nous ne disions rien ; de temps à autre nous nous regardions et nous échangions de petits sourires. Au bout d'une attente qui nous parut interminable on l'appela dans la salle d'audience ; tandis qu'il s'y dirigeait je le suivis des yeux ; il était si pitoyable à voir, ses vêtements flottant sur son corps émacié, pareil à un épouvantail, que lorsque la porte se fut refermée sur lui je n'y pus tenir et je quittai l'immeuble. En ma qualité de petite idiote joyeuse il ne fallait pas que je fusse surprise en train de pleurer — ni en train de vomir. Je réussis à atteindre la toilette des dames, à l'étage d'en dessous, puis j'allai m'asseoir à la terrasse d'un café, à l'extrémité du pâté de maisons, au coin d'une rue.

» Je vis sortir de l'immeuble successivement Minna Klatt et le directeur de la clinique. J'avais envie de me précipiter sur eux afin de leur demander des nouvelles, mais j'avais trop mal au cœur

pour pouvoir me lever. Puis vint le Standartenführer. Mais pas de Hofmann. Avait-il perdu la partie ? L'avait-on emmené ? Allions-nous donc tous mourir, lui et moi, mon enfant et ma mère, et Erich, sa femme et ses enfants ? Soudain je vis Hofmann, dans ses vêtements d'épouvantail, descendre les marches du perron de l'immeuble, marchant très lentement en jetant des regards autour de lui. Quand je le rejoignis il ne dit rien. Son visage n'exprimait rien. Il abaissa simplement son regard sur sa main gauche et l'ouvrit. Elle contenait un petit morceau de papier certifiant qu'il avait été rayé des états des S. S.

» Nous n'éprouvâmes aucune difficulté à faire sortir Hofmann de la clinique. Je dis tout bonnement au directeur que la mère de Hofmann insistait pour qu'il quittât Berlin à cause des bombardements. Le directeur protesta naturellement, mais il ne pouvait rien faire pour s'y opposer. Nous ne nous rendîmes cependant pas dans la propriété de sa mère, près de Stettin, Hofmann et moi. Erich nous engageait vivement à aller aussi loin que possible de Berlin.

» — Je ne crois pas, nous dit-il, que les S. S. » soient complètement revenus de leurs soupçons. » Il faut vous faire oublier pendant quelque » temps. »

» Il nous conseilla d'aller dans un village d'Alsace qu'il avait bien connu quand il était étudiant. Ce village était proche de Colmar et l'auberge y était excellente.

» Nous partîmes donc de Berlin dès que nous le pûmes, avec ma mère et Lilo. Erich nous accompagna à la gare.

» — Je suis toujours ravi de voir mes malades » quitter Berlin, dit-il. Du moins ceux de mes » malades qui me sont chers. »

» Nous discutâmes plus tard, dans le train, de ce que signifiait cette phrase qui nous rendait perplexes ; nous conclûmes qu'elle se rapportait aux bombardements. Mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Nous avions ce jour-là vu Erich pour la dernière fois. Il fut pendu après avoir été torturé pour avoir participé au complot visant à l'assassinat de Hitler, le 20 juillet de ce même été. »

Peu après que Hedi m'eut raconté l'histoire de leurs démêlés avec les S. S., je me trouvai une fois de plus avec Lilo sur la terrasse couverte, et elle était de nouveau étendue à plat ventre sur cette balustrade assez large pour qu'on pût y prendre des bains de soleil. Sa tête blonde reposait sur ses bras croisés. Je regardai la voie de chemin de fer qui longeait le lac et je songeai aux trains de troupes qui empêchaient Hedi de dormir nuit après nuit. Leur passage n'avait sans doute pas dérangé Lilo, me dis-je. A supposer qu'une enfant s'en soit préoccupée, ce n'a pas dû être bien longtemps. Lilo devait avoir bien d'autres sujets de tourment. Des choses beaucoup plus inquiétantes que des transports de troupes.

— Eh bien, m'entendis-je lui dire, vous avez certainement subi de rudes épreuves pour une fille de quinze ans, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules et répondit sans lever les yeux :

— Pas plus que les autres.

Je pensai que ma question plutôt sotte — si toutefois c'était une question — avait dû lui être posée par chacun des Américains qu'elle avait rencontrés depuis notre arrivée à Berlin ; mais quelque chose me fit persister :

— Qu'est-ce qui a été le pire ? demandai-je. Les bombardements ?

Elle attendit quelques secondes avant de répondre, toujours sans lever les yeux :

— Le pire a été l'Alsace.

Quand les enfants sont las de s'entendre poser indéfiniment la même question par les grandes personnes ils répondent parfois, pour qu'on les laisse tranquilles, avec une absurdité voulue. J'étais persuadé que la réponse de Lilo avait eu précisément ce but ; elle voulait me faire comprendre qu'elle était excédée de parler de la guerre.

— Je vous demande pardon, dis-je. Je sais exactement ce que vous éprouvez et je vous prie de m'excuser. Je ne vous interrogerai plus une seule fois au sujet de la guerre.

Elle leva la tête et me regarda avec l'expression d'une profonde perplexité. Puis elle sourit.

— Ne saviez-vous pas que nous étions allés en Alsace ?

Elle n'avait donc pas eu l'intention de me tromper.

— Hedi m'a dit que vous y êtes allés après que Hofmann fut rayé des S. S., mais c'est à peu près tout ce qu'elle m'en a raconté. Une auberge de village près de Colmar que le docteur Tanft avait recommandée, n'est-ce pas? J'imagine que ce séjour a dû être délicieux après tout ce que vous aviez subi ici, à Berlin.

— Oh ! c'était divin, dit-elle. Il n'y avait pas de bombardements, il y avait beaucoup à manger — du moins en comparaison de Berlin — et la nourriture était délicieuse ; le temps était magnifique et l'auberge, propre et confortable. Nous avons tout de suite commencé à nous sentir mieux — même le chien et le chat que nous avions amenés de Berlin — mais surtout Hofmann. Il avait passé des mois terribles à l'hôpital à contrefaire le fou, et quand nous sommes arrivés en Alsace il était encore très malade. Mais son état s'est bientôt amélioré et il s'est mis à engraisser un peu. De temps à autre il faisait une petite promenade avec Hedi, mais en général il restait simplement étendu au soleil. Quand je passais auprès de sa chaise longue il ouvrait un œil et il me disait : « Ne » sont-ils pas encore ici ? » La façon dont il le disait me faisait toujours rire. Par « ils » il entendait les Alliés. Pendant tout l'hiver et le printemps les gens avaient parlé à Berlin d'une invasion du continent par les Alliés en se demandant quand elle se produirait. Je répondais à Hofmann que malheureusement ils n'étaient pas encore arrivés. Alors il me disait : « Appelle-moi » quand ils seront là », et il refermait son œil.

» J'allais à l'école du village. Hedi ne voulait pas que j'aie à redoubler ma classe et elle désirait me faire faire des progrès en français. Tout le monde

parle les deux langues en Alsace, vous savez. Nous avons découvert que lorsque l'Alsace était française on y enseignait beaucoup plus de français que lorsque nous y sommes arrivés. Les nazis permettaient cependant qu'on l'enseignât comme une langue étrangère deux heures par semaine. Je suivis ce cours. J'appris ainsi un peu de français avec la maîtresse, mais pas du tout avec les autres élèves de ma classe, comme Hedi l'avait espéré. Chaque fois que j'essayais d'engager la conversation en français avec elles en dehors de l'école elles me répondaient en allemand, si bien que je ne fus pas longue à y renoncer. Elles se méfiaient de moi en ma qualité d'étrangère venue de Berlin. Ce n'était pas agréable d'être traitée de cette manière par des filles dont j'aurais aimé faire des amies. Mais quand j'en eus parlé avec Hedi je compris leur attitude. Les nazis ne cessaient de dire aux Alsaciens qu'ils étaient simplement des Allemands libérés du joug français et rendus à leur véritable patrie. Mais les Alsaciens savaient bien à quoi s'en tenir : ils voyaient que leur pays était occupé. La ville la plus proche de notre village était Colmar, dont l'industrie principale était la filature ; un grand nombre des habitants du village travaillaient dans les usines de Colmar du temps que l'Alsace était française. Quand les nazis conquérirent le pays ils enlevèrent toutes les machines, de sorte que si un ouvrier filateur voulait travailler de son métier la seule chose qu'il pouvait faire maintenant était d'abandonner sa famille et d'aller se faire embaucher en Allemagne.

» C'était l'une des raisons pour lesquelles les habitants du village n'aimaient pas les Allemands ; ils s'en méfiaient et ils en avaient peur, et c'est pourquoi, étant Allemande, je ne pouvais me lier d'amitié avec mes camarades d'école. Certaines d'entre elles étaient très gentilles, et je crois que si elles avaient su à quoi s'en tenir sur le compte de ma famille nous aurions pu être bonnes amies. Mais je n'osais naturellement pas leur dire que Hedi et moi nous étions des métisses, que ma grand-mère était la veuve d'un juif et que Hofmann se jouait des S. S. Nous étions venus dans ce village pour échapper aux ennuis, et moins les gens étaient renseignés sur nous mieux cela valait. Vous savez comment les gens bavardent dans les petites communautés.

» En vérité je me passais assez facilement de l'amitié de mes compagnes de classe, d'autant plus que je ne tardai pas à trouver une amie qui les remplaçait toutes. C'était une Française nommée Alphonsine, et elle avait seize ans. Quand on commence à sortir de l'enfance on est heureuse d'avoir pour amie une fille plus âgée. Je sais qu'Alphonsine était la meilleure amie que j'aie jamais eue et que j'aurai sans doute jamais. Alphonsine est un si beau nom, vous ne trouvez pas ? »

Lilo me regardait avec anxiété.

— Alphonsine ? fis-je.

Dieu ! Y avait-il vraiment des Françaises appelées Alphonsine ? J'évoquai deux personnages, Alphonse et Gaston, qui figuraient dans les journaux comiques lorsque j'étais enfant. L'un était grand, l'autre, petit ; tous deux portaient la mous-

tache, l'impériale, et un « bouc » ; leurs chaussures avaient des talons hauts ; ils étaient vêtus de pantalons à la hussarde, de jaquettes et ils étaient coiffés de pots de fleurs noirs renversés en guise de chapeaux. Alphonse et Gaston étaient de gais lurons. Ils passaient leur temps à s'adresser l'un à l'autre de ridicules saluts ; souvent on les voyait voguant à travers les airs sous l'effet d'un double coup de pied de la mule Maude. Et voilà qu'il existait réellement une Alphonsine ! Y avait-il aussi des Gastonines ?

— Oui, dis-je, c'est un très joli nom. Comment avez-vous fait la connaissance de cette Alphonsine ?

— Elle était bonne à tout faire à l'auberge ! répondit Lilo. En dehors de la cuisinière, une vieille Alsacienne sourde, Alphonsine y était l'unique servante. Elle travaillait terriblement dur. Elle faisait tout le service de table, la plus grande partie de la vaisselle, elle lavait et reprisait presque tout le linge, elle n'avait personne pour l'aider à balayer, épousseter, frotter et polir les cuivres. Je sais qu'elle faisait tout cela et d'autres choses encore, parce que lorsque nous fûmes devenues amies et que nous nous fûmes mises à parler français ensemble je lui donnais un coup de main dès que je rentrais de l'école.

» L'auberge était petite, mais comme Alphonsine y faisait presque tout, à part la cuisine, elle travaillait à toute vitesse depuis le matin de bonne heure jusque tard dans la soirée. Je n'ai jamais compris comment elle pouvait abattre autant d'ouvrage. Elle n'était pas l'une de ces paysannes qui sont aussi vigoureuses que des hommes ; elle était Parisienne, mince et d'aspect délicat ; bien qu'elle eût deux ans et deux mois de plus que moi, j'étais plus grande et plus forte qu'elle. Son père et sa mère étaient morts quand elle était si jeune qu'elle ne se souvenait ni de l'un ni de l'autre, et à sa connaissance elle n'avait pas d'autres parents. Elle avait été élevée dans un couvent. C'était là que Madame l'avait trouvée.

La famille pour laquelle Erich nous avait donné une lettre d'introduction n'était plus propriétaire de l'auberge ; on nous dit que ces gens avaient quitté le village et que l'auberge appartenait à présent à Mme Blache. J'ai fini par la détester plus qu'aucune autre personne au monde, mais je dois reconnaître que c'était une femme remarquable ; du moins à certains égards. Elle avait été longtemps actrice — jamais à Paris, seulement en province — et elle était encore belle et toujours élégante, même quand elle portait les vêtements les plus simples. Une fois j'ai entendu Hofmann dire à Hedi :

» — Madame se draperait dans une vieille » couverture de cheval qu'elle serait quand même » épatante ! »

» Et Hedi partagea son opinion.

» Et puis, quand elle était bien disposée, personne ne pouvait être meilleur ou plus aimable que Madame. Pendant notre installation elle ne cessait de chercher à nous apporter plus de confort, et quand Hedi la remerciait de tant d'obligeance elle répondait :

» — Mais c'est tout naturel, ma chère. Il faut » bien que je soigne de mon mieux mes meilleurs » clients. »

» Elle nous appelait ses meilleurs clients parce que, lors de notre arrivée, Hedi lui avait dit que si nous nous plaisions à l'auberge nous pourrions y rester longtemps ; peut-être jusqu'à la fin de la guerre. Madame se mettait par conséquent en quatre pour nous satisfaire.

» — Avez-vous un désir quelconque ? demandait-elle. Le tourisme est mort en Alsace. » Personne n'a d'argent en France, et ceux qui » en ont assez pour s'offrir des villégiatures vont » sur la Riviera. Vous êtes, vous quatre, mes seuls » véritables clients ; si vous ne vous plaisez pas » chez moi je serai obligée de fermer l'auberge » et de me noyer dans le Rhin. »

» Elle disait cela d'une manière si comique et si charmante que Hedi en était émerveillée. Je le voyais à sa figure. Elle n'avait pas eu cette expression-là depuis longtemps.

» Et puis il y avait une petite plaisanterie de Madame qui ravissait toujours ma grand-mère. Madame parlait bien l'allemand ; elle était née en Alsace et y avait passé une partie de son enfance ; aussi parlait-elle toujours allemand avec ma grand-mère, qui ne sait pas un mot de français. Un jour Madame apprit par Hedi que ma grand-mère avait fait du théâtre pendant quelques années dans sa jeunesse ; à partir de ce moment chaque fois que Madame rencontrait grand-mère elle lui disait :

» — Bonjour, chère collègue ! »

» C'était la seule phrase de français que ma grand-mère comprît et elle la faisait toujours rougir de plaisir.

» Je dois avouer qu'au début je fus moi aussi sous le charme de Madame. J'adorais l'entendre parler français. Il existe peut-être des langues plus belles que le français, mais je ne crois pas que ce soit possible. L'allemand aussi est une belle langue, mais d'une autre manière. Il est certainement très beau en poésie, mais le français est beau dans la conversation ordinaire la plus banale. Sa musique est si belle ! Le français que parlait Alphonsine était excellent ; elle l'avait appris chez les religieuses ; mais celui de Madame, qui avait fait du théâtre pendant de si longues années, était vraiment enchanteur.

» Elle téléphonait fréquemment et longuement avec Paris ; un soir qu'il faisait très chaud elle avait laissé entr'ouverte la porte de la cabine téléphonique du vestibule afin de ne pas y étouffer. J'allai, sur la pointe des pieds, m'installer dans l'escalier et je l'écoutai, les yeux fermés. Ce n'était sincèrement pas pour l'espionner ; c'était simplement que la musique de ses paroles était si délicieuse que je ne pouvais m'en éloigner. Elle et la personne qui était à l'autre bout du fil parlaient d'amour. Je ne l'oublierai pas de ma vie entière.

» Cependant, malgré le plaisir que je prenais à écouter le français de Madame, je commençai à découvrir en elle des choses beaucoup moins belles. Un matin, juste avant de partir pour l'école,

causant avec elle devant la porte de l'auberge, je riais de ce qu'elle me disait ; elle riait aussi, toujours gaie, charmante, jolie et élégante comme de coutume ; soudain elle remarqua quelque chose par-dessus mon épaule et son visage prit une expression effrayante. Je me retournai et je vis Alphonsine qui, sortie de l'auberge, attendait de pouvoir dire quelque chose. Je lui souris, mais elle regardait Madame d'un air que je ne lui avais encore jamais vu.

» Je regardai Madame à mon tour. Elle menaça Alphonsine des yeux pendant quelques effroyables instants puis elle dit :

» — Eh bien ? »

» Ce n'était pas sa belle voix habituelle ; c'était une voix grinçante, et soudain j'eus l'impression d'être en présence d'une personne toute différente, d'une personne que je ne connaissais pas encore. Alphonsine demanda :

» — S'il vous plaît, madame, les draps du » numéro dix-sept doivent-ils être changés » aujourd'hui ? »

» Mais, au lieu de répondre à cette question, Madame lui dit, de cette même affreuse voix grinçante :

» — Vous savez que vous avez volé ce sucre ! »

» A ce moment la cloche de l'école sonna ; la classe commencerait dans cinq minutes ; je dus partir en hâte. Les derniers mots que j'entendis furent :

» — Madame, ce n'est pas vrai. Ça n'a jamais été » vrai ! Combien de fois faut-il vous le jurer ? »

» Je ne cessai de penser à l'école aux paroles qu'avaient échangées Madame et Alphonsine, et je me demandais ce que pouvait être cette histoire de sucre. Nous avions été très impressionnés par le morceau de sucre que Madame nous donnait avec notre café. Ce n'était naturellement pas du vrai café, mais il en avait presque le goût avec ce morceau de véritable sucre dedans. Quand nous avions quitté Berlin le peu de sucre qu'on y trouvait était du sucre cristallisé aussi grossier que du sel gemme.

Sitot la classe terminée je me hâtai de rentrer à l'auberge, où je trouvai Alphonsine, en haut, occupée à nettoyer la chambre de Madame. Celle-ci était allée à Colmar à bicyclette, ainsi qu'elle le faisait presque chaque après-midi, et nous pûmes causer sans interruption. D'habitude Alphonsine faisait la chambre de Madame le matin, pendant que j'étais à l'école. C'était la première fois que je pénétrais dans cette chambre. Elle était superbe ; presque tout y était blanc, jusqu'aux carpettes faites de peaux de chèvres cousues ensemble. Au-dessus de la cheminée il y avait un immense miroir. Aux deux extrémités de la tablette de marbre il y avait une grande lampe de verre ornée de pendeloques, et, au milieu, une belle pendule était recouverte d'une cloche de verre.

» Sous le cadran des figurines dorées représentaient Mercure enseignant à lire à Cupidon sous le regard de Vénus. Aucun de ces personnages ne portait de vêtements. Cette pendule avait été offerte à Madame par les membres de la compagnie d'acteurs dont elle faisait partie lorsqu'elle avait quitté le théâtre, m'expliqua Alphonsine. C'était l'objet le plus précieux qu'elle possédât ; il n'était pas même permis à Alphonsine de l'épousseter.

» Un grand nombre de photographies dédicacées d'acteurs et d'actrices étaient accrochées au mur, et l'on y voyait aussi un grand portrait en couleurs du maréchal Pétain. Alphonsine me dit qu'un frère de Madame occupait une position importante dans le gouvernement de Vichy. Ce fut ce jour-là qu'elle m'expliqua tout.

» Madame était entrée en possession de l'auberge grâce à la situation et aux relations de son frère. Les anciens propriétaires qui avaient tenu cette auberge depuis très, très longtemps étaient aimés et respectés de tous les habitants du village. Après la défaite de la France tous les membres de cette famille, jusqu'aux petits-enfants, furent arrêtés et emmenés.

» J'en demandai la raison à Alphonsine ; elle me répondit que c'était parce que le chef de la famille, le grand-père, était un juif. Vous pouvez vous imaginer ce que je ressentis en entendant cela !

» Quand les villageois eurent appris que la nouvelle propriétaire était la sœur d'un fonctionnaire de Vichy, tous, à l'exception de quelques-uns qui collaboraient avec les nazis, lui devinrent hostiles et réservèrent leur clientèle à la seule autre auberge de l'endroit, qui n'était pas moitié aussi bonne que celle de Madame. Bien que Madame nous appelât ses meilleurs clients, avec l'air de plaisanter, c'était littéralement vrai, me dit Alphonsine. L'auberge ne s'était pas révélée être, comme Madame l'avait espéré, une petite mine d'or, et elle en éprouvait une amère rancune à l'égard des villageois.

» Afin d'améliorer l'état de ses affaires elle s'était mise à faire du marché noir à Colmar avec le sucre en morceaux que son frère lui envoyait de Vichy en quantités considérables. C'était pour se livrer à ce trafic qu'elle allait presque tous les après-midi à Colmar. Au début elle en avait tiré de gros bénéfices, mais quand les Alliés commencèrent à bombarder les ponts, les chemins de fer et les convois de camions en France il devint de plus en plus difficile de faire venir le sucre de Vichy.

» Plus le sucre devenait rare, plus Madame s'affairait. Tous les soirs avant de se coucher elle comptait les morceaux de sucre à la cuisine et en inscrivait le nombre, avec la date, dans un petit carnet. Mais, une quinzaine de jours avant le matin où je l'avais entendue crier après Alphonsine, elle avait perdu son carnet et elle s'était mise à inscrire son recensement quotidien des morceaux de sucre sur n'importe quel bout de papier. Quand elle égarait ce bout de papier, ce qui lui arrivait souvent, il en résultait toujours des ennuis pour Alphonsine.

» Madame était si agitée par la pénurie du sucre et ses opérations de marché noir qu'elle en oubliait d'un jour à l'autre son compte de mor-

Le zoo fut atteint et de nombreux animaux s'échappèrent... (Page 27.)

ceaux. Quand elle ne retrouvait pas le petit papier sur lequel elle l'avait inscrit la veille au soir, elle refaisait son compte le matin et prétendait qu'il lui manquait trois ou quatre morceaux et qu'Alphonsine les avait volés. Alphonsine la suppliait de monter le sucre dans sa chambre chaque soir après l'avoir compté afin que personne ne pût être accusé d'en avoir volé. Mais Madame s'y refusait obstinément. La place de la nourriture est à la cuisine, disait-elle, et du reste, Alphonsine devait apprendre à résister à la tentation.

» Le sucre n'était cependant que l'une des sources de tourments d'Alphonsine : Madame ne lui parlait guère que pour la gronder ou l'accuser ; quand elle ne l'attrapait pas, elle se montrait envers elle hautaine et froide. Lorsque Madame avait pris Alphonsine au couvent, les religieuses lui avaient fait signer l'engagement de lui fournir, outre ses gages, la nourriture, le vêtement et une chambre pendant un certain nombre d'années. Alphonsine avait une copie de cet engagement et le connaissait naturellement par cœur mot pour mot ; mais il se passait rarement un jour sans que Madame y fît allusion. Elle se plaignait d'avoir fait une mauvaise affaire et ne cessait de dire à Alphonsine que celle-ci représentait pour elle une dépense inutile. Chaque fois qu'une soucoupe se fêlait, qu'une tasse à thé perdait son anse ou qu'une assiette était brisée, le prix en était déduit des gages d'Alphonsine.

» Un jour elle avait glissé sur le sol dallé de la cuisine en portant à la salle à manger une lourde soupière pleine ; Madame lui avait retenu la totalité de ses gages pendant les deux mois suivants. Elle lui réclama même 10 francs pour la soupe perdue. Alphonsine se faisait évidemment un peu d'argent avec ses pourboires, mais ce n'était pas grand-chose, parce que les habitants du village boycottaient l'auberge ; elle dépensait une grande partie de ses économies lors de sa journée de congé mensuelle.

Colmar, qui était une ville d'environ cinquante mille habitants, comptait deux cinémas ; l'un était assez grand et la salle était assez belle ; l'autre, situé dans une petite rue de traverse, était tout à fait miteux. Alphonsine occupait son jour de congé à voir autant de fois qu'elle le pouvait les programmes de ces deux cinémas, depuis leur ouverture, à midi, jusqu'à l'heure de leur fermeture. Le lendemain elle paraissait merveilleusement reposée et, pendant une semaine, elle était parfaitement heureuse, revivant par la pensée les films qu'elle avait vu représenter ; pendant cette semaine-là, rien de ce que Madame pouvait dire ou faire n'avait de prise sur elle. Moi aussi, j'aime le cinéma, mais je n'ai jamais connu personne qui l'aimât autant qu'Alphonsine.

» Sa grande ambition — sa seule raison de vivre, en vérité — était de se rendre à Paris, dès que la guerre serait finie, et d'y trouver un emploi dans un studio de cinéma. Elle ne désirait pas devenir actrice, comme la plupart des jeunes filles, elle n'aspirait qu'à travailler dans un studio, à n'importe quoi. Je n'oublierai jamais combien ses yeux brillaient quand elle en parlait. Elle me disait :

» — Oh ! Il doit bien y avoir quelque chose que » je puisse faire dans l'un de ces merveilleux » endroits. Il faut bien que les artistes mangent, » n'est-ce pas ? Quelqu'un doit leur apporter leur » nourriture et laver leur vaisselle. Elles ont » besoin d'être servies. Oh ! être la femme de » chambre de l'une de ces admirables jeunes stars ! » Il n'y a qu'à regarder leurs visages et la façon » dont elles se conduisent sur l'écran pour savoir » qu'elles doivent se montrer bonnes envers ceux » qui les servent. »

» Je lui rappelai que Madame avait été actrice et que peut-être les actrices de cinéma avaient le caractère également difficile ; mais Alphonsine refusait d'admettre une pareille hypothèse.

» — Elle faisait du théâtre, objectait-elle ; c'est » tout autre chose que le cinéma. »

» Et, afin de m'en donner la preuve, elle me montra un vieux magazine français contenant un article intitulé : « Une journée avec Danielle » Darrieux. » Alphonsine cachait ce magazine sous son lit, dans sa mansarde, et elle l'avait presque réduit en lambeaux à force de le relire.

» Pendant qu'elle me faisait, cet après-midi, toutes ces révélations au sujet de Madame, je ne pouvais détourner ma pensée de la famille des anciens propriétaires de l'auberge, qui en avaient été dépossédés et emmenés à cause du grand-père juif. Alphonsine ne savait pas que nous étions, nous aussi, en partie juives. Elle était encore en train de me parler de Madame quand j'eus soudain une très vive envie de le lui dire. Elle se taisait, maintenant, montée sur une chaise pour essuyer le haut des objets placés sur la cheminée ; alors je lui dis tout d'une traite. Je me tenais derrière elle et, pendant que je parlais, je voyais son visage reflété dans la glace. Il prit la même expression qui m'avait frappée le matin où elle avait demandé à Madame si elle devait changer les draps. J'entendis le fracas d'une chose qui tombait dans l'âtre. C'était un cendrier de bronze. Je le ramassai et, en le lui tendant, j'essayai de plaisanter :

» — Voilà au moins un objet qui ne vous fera » rien retenir sur vos gages ! »

» Mais Alphonsine ne sourit pas. Je crus qu'elle allait tomber de la chaise ; je l'aidai à en descendre. Elle avala une ou deux fois sa salive, ses lèvres tremblèrent, et elle parvint enfin à dire :

» — Il faut que vous partiez d'ici le plus tôt pos- » sible. Le meilleur ami de Madame, en Alsace, » est un homme du nom de Bleuler. Il est à la » tête de la Gestapo de Colmar. J'allais vous en » informer. »

» L'année précédente Alphonsine avait écrit à la Mère Supérieure de son couvent ; elle lui avait dépeint la cruauté de Madame et demandait à retourner au couvent au moins jusqu'à la fin de la guerre. Dès qu'elle eut mis sa lettre à la boîte, Alphonsine s'était sentie soulagée. La Supérieure était une femme pleine de bonté et Alphonsine

était sûre qu'elle consentirait à la reprendre. La vie n'était pas gaie au couvent, mais c'était le Paradis en comparaison de la vie que lui faisait Madame. Deux jours après qu'elle eut mis sa lettre à la poste, un homme de la Gestapo vint à l'auberge et emmena Alphonsine à Colmar. Quand on la fit comparaître devant Herr Bleuler, Madame était assise à côté de lui à son bureau et tenait à la main la lettre d'Alphonsine. Bleuler dit à Alphonsine qu'elle avait criminellement calomnié Madame et qu'il y avait, dans les camps de concentration, des milliers de gens qui en avaient moins fait. Madame ne proféra presque pas une seule parole pendant tout l'interrogatoire ; elle regardait fixement Alphonsine avec une hauteur froide et jetait de temps en temps un coup d'œil sur la lettre. Cette lettre, dit Bleuler, allait être mise dans les archives de la Gestapo, et, si la conduite d'Alphonsine donnait jamais lieu au moindre motif de plainte, sa chère amie Madame n'aurait qu'à le lui dire et Alphonsine prendrait séance tenante la route d'un camp de concentration.

Dès que je fus seule avec Hedi, je lui rapportai tout ce qu'Alphonsine m'avait raconté au sujet de Madame. Hedi en fut terriblement choquée et bouleversée, naturellement ; elle tomba cependant d'accord avec Alphonsine sur la nécessité de quitter l'auberge le plus tôt possible et elle alla aussitôt annoncer notre départ à Madame. Mais celle-ci n'était pas femme à laisser s'accomplir sans lutte un projet qui la privait de ses meilleurs clients. Elle s'enferma dans la cabine téléphonique. Le même soir, après le dîner, Herr Bleuler en personne arriva à l'auberge et eut une conversation avec Hedi. Il en résulta que, malgré tout, nous resterions à l'auberge.

» Hedi me dit plus tard que les manières de Herr Bleuler étaient remarquablement polies pour un S. S., et particulièrement pour un membre de la Gestapo. Il constata que nos papiers étaient parfaitement en ordre. Il exprima sa sympathie à propos de la maladie mentale de Hofmann. Il espérait que nous jouissions des beautés de l'Alsace, étant lui-même Alsacien. Mais les moyens de transport étaient tellement encombrés qu'il nous conseillait vivement de ne pas voyager avant nouvel avis.

» Hedi me demanda de ne rien dire ni à Hofmann ni à ma grand-mère, qu'elle n'avait pas encore instruits de toute l'histoire. Pauvre Hedi ! Elle en perdait presque la tête ! Notre situation était maintenant devenue, dans ce village, pire, sous certains rapports, qu'elle ne l'était à Berlin. En ville n'étions-nous pas, dans notre appartement, en contact avec une personne affiliée à la Gestapo ?

» Mais, la semaine suivante, il se passa un événement qui nous fit oublier nos propres ennuis. Alphonsine cassa la pendule de Madame. Debout sur une chaise, elle essuyait l'une des lampes de la cheminée quand elle avait perdu l'équilibre et était tombée. Cette lampe était reliée à celle qui lui faisait pendant par un fil qui passait sur la cheminée, derrière la pendule. L'essuie-meubles que tenait Alphonsine s'accrocha à l'une des pendeloques de la lampe. La griffe retenant la pierre de verre bleu d'une petite bague qu'elle portait se prit dans l'essuie-meubles, si bien qu'elle ne put le lâcher et que sa chute entraîna celle de la lampe. Le fil électrique fit basculer la pendule en avant et elle s'écrasa sur la dalle du foyer.

» J'étais à l'école à ce moment-là et Hedi et Hofmann étaient en promenade ; mais ma grand-mère, demeurée à l'hôtel, nous raconta l'horrible scène qui se produisit. Madame poussa de tels cris que les gens qui passaient dans la rue entraient à l'auberge pour savoir qui l'on assassinait. Alphonsine reçut finalement l'ordre de monter à sa chambre et d'y rester. Madame partit à bicyclette. Elle ne rentra pas pour dîner ; elle ne revint pas ce jour-là et passa la nuit à Colmar, mais sans téléphoner pour en avertir. Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient la terreur d'Alphonsine s'accentuait. Elle était inconsolable. Elle était persuadée qu'on allait l'envoyer dans un camp de concentration. Et, en admettant que Bleuler n'exécutât pas sa menace, elle serait condamnée à rembourser le prix de la pendule sur ses gages. Combien de temps cela demanderait-il ? Dix ans ? Quinze ans ?

» Nous nous efforçâmes, Hedi et moi, de la convaincre que la guerre serait bientôt terminée et qu'alors ses ennuis prendraient fin ; mais Alphonsine ne nous répondait que par ses sanglots et secouait la tête avec scepticisme. A la fin Hedi lui dit de tâcher de dormir et affirma que la situation lui semblerait moins sérieuse le lendemain matin. Elle lui promit d'avoir une conversation avec Madame et d'arranger les choses.

» Nous la laissâmes alors, toujours sanglotante et secouant la tête. Quand de bonne heure, le lendemain, je me levai et me rendis à la salle de bains, j'y trouvai le corps d'Alphonsine, qui s'y était pendue.

Plus tard, dans le courant de cette même journée, après que la police eut été informée et qu'on eut transporté le cadavre d'Alphonsine chez l'entrepreneur de pompes funèbres du village, Hedi reçut un coup de téléphone de Herr Bleuler. Il lui dit que, depuis leur dernier entretien, les conditions des moyens de communication s'étaient beaucoup améliorées et que rien ne s'opposait plus à notre départ. En fait un train devait quitter Colmar en direction de l'est d'ici deux heures ; il nous conseillait de faire nos paquets tout de suite et de le prendre. « Vous » n'avez qu'à laisser le montant de votre note dans » le bureau de Madame, dit-il. » Il exprima l'espoir que nous avions goûté notre séjour en Alsace et que nous y reviendrions après la guerre un jour ou l'autre. Il croyait préférable que nous retournions à Berlin, bien que nous fussions parfaitement libres de voyager à notre gré dans toute la Plus Grande Allemagne.

» Hedi me dit qu'il avait été aussi poli que l'autre fois, mais que, de toute évidence, il ne voulait pas que nous fussions là pour témoigner à l'enquête sur la mort d'Alphonsine.

» Nous étions déjà en route pour Berlin depuis plusieurs jours quand nous apprîmes la nouvelle du débarquement des Alliés en France. Nous en calculâmes la date et nous nous rendîmes compte qu'Alphonsine s'était tuée la veille des débarquements en Normandie ! Je regrettais beaucoup de ne pas avoir assisté à son enterrement et je me demandais qui avait suivi sa dépouille jusqu'au cimetière, comment était sa tombe et si quelqu'un y avait mis des fleurs.

» Comme notre train approchait de Francfort, j'allai au W. C. En ouvrant la porte j'aperçus des jambes d'homme au-dessus du sol, à peu près au niveau de mes yeux, et je m'évanouis. Quand je repris conscience je découvris que c'était simplement un ouvrier qui remplaçait les ampoules électriques du plafonnier.

» Nous atteignîmes Berlin sans nouvel incident ; mais le voyage de retour dura plus longtemps que celui de Berlin en Alsace, à cause des longues attentes en dehors des gares qui avaient été démolies par les raids aériens. Les bombardements s'étaient beaucoup accrus pendant notre absence ; pourtant, en dépit de tout ce qu'ils nous ont fait endurer quand nous fûmes rentrés à Berlin, je ne pus jamais oublier Alphonsine. C'est pourquoi je dis que l'Alsace est ce que j'ai connu de pire.

A la fin d'août 1939, quelques jours avant l'invasion de la Pologne, Hermann Goering adressa un discours à une nombreuse assemblée d'ouvriers travaillant dans des usines de munitions.

— Notre défense aérienne est si parfaite, leur dit-il, que si jamais un avion ennemi apparaît au-dessus de Berlin vous pourrez m'appeler Meyer.

Ce bon mot provoqua dans toute l'Allemagne un rire général, car « Meyer » est, en allemand, l'équivalent de « l'homme de la rue », « l'homme quelconque ».

La nuit du 1er octobre, alors que la guerre durait depuis exactement un mois, quatre avions ennemis — un quatuor de bombardiers Whitley de la Royal Air Force — apparurent au-dessus de Berlin et y jetèrent des brochures.

Aussi incroyable que cela puisse nous sembler à présent, des brochures étaient à cette époque tout ce que le gouvernement de Sa Majesté autorisait ses aviateurs à jeter sur le territoire ennemi. (Ils étaient cependant autorisés à bombarder les navires de l'adversaire.) Dans ses Mémoires, le maréchal de l'Air Sir Arthur Harris, qui commanda les bombardiers de la Royal Air Force à partir de 1942, écrit : « ... le jeu consistant à jeter des brochures en territoire ennemi est un jeu à l'efficacité duquel nous n'avons jamais cru ; mon opinion personnelle est que la seule chose qui en soit résultée a été de satisfaire, pendant les cinq longues années de la guerre, aux besoins du continent en papier hygiénique. » Le fait que Sir Arthur n'était pas seul de cet avis est prouvé par le terme sous lequel dans la R. A. F. on désignait les brochures et l'action de les jeter. Au lieu de *pamphlet* (brochure) et de *Pamphlet-dropping* (jet de brochures), il était d'usage de dire : *bumphlet* et *bumphleteering*, expressions forgées, dérivant du mot d'argot anglais qui signifie « papier hygiénique ».

Ce fut seulement près d'un an plus tard qu'en réponse au « Blitz » de la Luftwaffe sur Londres la Royal Air Force laissa tomber sur Berlin quelque chose de plus sérieux que des brochures. La nuit du 25 août, trente-neuf avions à deux moteurs jetèrent 22 tonnes de véritables bombes. Pendant l'automne d'autres attaques eurent lieu sur Berlin, d'une importance égale ou moindre. Mais la France était vaincue, et la Grande-Bretagne demeurait seule dans la guerre ; la Royal Air Force avait perdu ses bases continentales et ne disposait pas d'un nombre d'avions suffisant pour risquer de les gaspiller en raids sur Berlin alors que d'autres tâches plus urgentes s'imposaient plus près de l'Angleterre, telles que la pose de mines magnétiques et la destruction des péniches d'invasion que les Allemands rassemblaient dans les ports français.

Ce ne fut que trois ans plus tard, quand ses effectifs se furent considérablement renforcés, que la R. A. F. put bombarder Berlin en toute saison et par tous les temps ; jusqu'à cette époque les raids ne lui étaient possibles que durant les longues nuits d'automne et d'hiver, et à condition que la visibilité fût favorable. La ville était néanmoins plongée toutes les nuits dans le black-out, mais la grande et large avenue qui lui sert d'axe d'est en ouest formait, au clair de lune, un splendide phare de ligne pour les bombardiers. On fabriqua, pour la camoufler, l'un des filets les plus énormes de toute l'histoire des filets. Recouvert de mousse et de milliers de plants d'arbres à feuilles persistantes, ce filet mesurait plus de 30 mètres de large et s'étendait depuis la porte de Brandebourg jusqu'au « Stern », la place de l'Etoile berlinoise, soit une distance d'un peu plus d'un kilomètre et demi ; il était étayé assez haut au-dessus du niveau de la rue pour que les véhicules puissent circuler en-dessous. Dès que la Luftwaffe fut pourvue du radar, on enleva ce filet et on le mit de côté.

Les raids de la Royal Air Force sur Berlin en 1940 et 1941 firent quelques dégâts, mais pas beaucoup. Ils étaient infinitésimaux comparés aux quelque 240 hectares de Londres détruits par la Luftwaffe durant la même période. Les Berlinois ronchonnaient d'être obligés, les nuits de raids, de passer deux ou trois heures dans leurs caves. Personne, cependant, ne songeait à appeler Goering « Meyer ». C'était le temps où le Berlinois qui disait : « Je connais quelqu'un dont la maison a été bombardée » était écouté avec un intérêt respectueux. Jusqu'en 1943 deux seulement parmi tous les amis de Hedi avaient été victimes des bombardements.

Les bombardiers de la R. A. F. ne s'occupèrent pas du tout de Berlin en 1942 ; ils avaient trop à

faire ailleurs : un raid de mille avions sur Cologne, par exemple. Mais au cours de cette année la R. A. F. accrut de toutes manières son aviation de bombardement ; elle obtint des appareils meilleurs et plus lourds, des munitions de plus fort calibre, un personnel mieux entraîné, et surtout des avions d'escorte pour les bombardements de nuit à longue distance. On élabora aussi des techniques nouvelles, entre autres le brouillage du radar de l'ennemi au moyen de minces serpentins de fer blanc que l'on nommait en code *window* (fenêtre).

Berlin, dans son ensemble, souffrit pour la première fois d'un raid aérien la nuit du 16 janvier 1943, quand cent quarante-six avions le survolèrent et jetèrent 350 tonnes de bombes ; la nuit suivante, il y eut une seconde attaque presque aussi importante. C'était là le décuple des attaques auxquelles Berlin était habitué et qu'il n'avait subies qu'isolément ; trois attaques qui eurent lieu au mois de mars suivant doublèrent approximativement l'intensité des précédentes : sept cent quatre-vingts appareils laissèrent tomber près de 2.000 tonnes de projectiles. Ces cinq raids, s'ajoutant au désastre de Stalingrad, semèrent l'épouvante parmi les Berlinois ; mais s'ils avaient su qu'il ne s'agissait là que de simples coups d'essai ils auraient été encore bien plus épouvantés. Hedi en fut avertie d'avance.

Un jour du mois de juin suivant un vieil ami de la famille qu'elle n'avait pas vu et dont elle était sans nouvelles depuis dix ans vint la voir. Il s'appelait Hans Hornbostel ; c'était un petit homme à l'air effacé qui, dans sa jeunesse, quelque trente ans auparavant, avait été l'élève du père de Hedi. Pendant la République, Hornbostel avait assez bien gagné sa vie comme reporter photographe indépendant. Il s'était marié de bonne heure ; sa femme était morte la première année de leur mariage par suite d'une fausse-couche et il ne s'était jamais remarié. Après la mort de sa femme il consacra tous ses loisirs et la plus grande partie de ses ressources à des œuvres bienfaisantes en faveur des enfants pauvres de Berlin-Nord. L'une de ses activités parmi eux avait été l'organisation d'une troupe de boy-scouts. Quand les nazis s'emparèrent du pouvoir, en 1933, la troupe de boy-scouts fut transformée en une unité de Jeunesses hitlériennes, et Hans fut envoyé dans un camp de concentration pour « s'être préparé à commettre le crime de haute trahison », cette accusation à tout faire si commode que les nazis utilisaient contre tous ceux dont ils voulaient se débarrasser. Il « siégea », selon l'expression allemande qui désigne l'internement, dans divers camps pendant environ dix ans. C'était à Hornbostel que Hofmann avait pensé durant son entretien avec le Standartenführer.

En février 1943 Hornbostel avait été conduit, sous escorte, dans le bureau d'un fonctionnaire de la section photographique du ministère de la Propagande ; il y retrouva quatre autres internés des camps de concentration qui étaient également d'anciens photographes. Hornbostel avait connu deux d'entre eux autrefois ; les deux autres étaient des reporters cinématographiques. Le fonctionnaire leur expliqua que le ministère organisait une section historique afin d'enregistrer par des films et des photographies les bombardements que subissait la Plus Grande Allemagne. Des camions blindés manœuvrés par des équipes de techniciens seraient stationnés aux endroits où les attaques aériennes les plus importantes étaient probables ; quand elles se produiraient, elles devaient être photographiées en pleine action. Le fonctionnaire offrit aux cinq hommes le choix entre travailler à la section historique ou retourner à leurs camps de concentration respectifs. Si leur travail donnait satisfaction ils auraient des chances d'être graciés après la victoire. Les cinq photographes choisirent tous de s'attacher à la fortune de l'histoire. Hornbostel est aujourd'hui le seul resté vivant.

— Il paraît que vous avez eu des raids ici, cet hiver, dit Hans Hornbostel.

Il écouta patiemment la description que Hedi lui fit des cinq attaques. Quand elle eut fini il hocha la tête et dit :

— Je viens de passer deux mois dans la Ruhr ; d'abord à Essen et, le mois dernier, notre camion blindé a reçu l'ordre d'aller à Wuppertal. Wuppertal est un village un peu là, vous savez ; il compte à peu près quatre cent mille habitants. Eh bien, un soir, vers 9 heures, les Anglais sont venus en force et ils ont détruit la moitié de la ville. Les incendies chauffaient l'air à tel point que des masses énormes d'air environnant étaient attirées et soufflaient sur les flammes dont elles faisaient un gigantesque tourbillon haut de 300 mètres. Il faisait si chaud que les pompes à incendie ne purent approcher, pendant quatorze heures, des parties de la ville qui brûlaient. Et quand, environ une semaine plus tard, il fut enfin possible de commencer à retirer les cadavres des décombres on s'aperçut qu'un grand nombre d'entre eux s'étaient racornis et rétrécis jusqu'à sembler être ceux de nains. J'ai entendu dire que les Alliés mettent maintenant dans leurs bombes incendiaires de l'essence réduite en gelée.

» Personne à Berlin ne se fait la moindre idée de ce qui s'est passé et se passe encore dans la Ruhr, parce que notre bon docteur Goebbels s'applique à ne laisser filtrer aucune nouvelle. J'ai été envoyé à Berlin pour y apporter moi-même les photographies qu'on craignait de confier à la poste. Avant que je les déballe, mon chef, au ministère, m'a demandé comment les choses marchaient dans la Ruhr, et, quand je lui ai décrit un peu, il n'a jamais voulu me croire ; il m'a traité de fou. Alors je lui ai montré quelques clichés. Sa première remarque a été : « Bon ! je vais » envoyer ma femme et mes enfants immédiate» ment à la campagne ; ils y seront hors de » danger. » Cet égoïsme m'a irrité ; aussi, lorsqu'il m'a demandé ce qu'en pensaient les mineurs de la Ruhr, j'ai dit : « Eh bien, monsieur le direc» teur ; imaginez-vous que vous soyez un mineur. » Vous venez de terminer votre longue nuit de » travail, à une grande profondeur sous terre.

» Vous rentrez et vous trouvez votre maison
» réduite à un tas de charbon et votre femme et
» vos enfants cuits, n'ayant plus que la moitié de
» leur taille normale. »
» Il me fit de gros yeux. »

Les bombardiers continuèrent à incendier et à démolir régulièrement la Ruhr jusqu'au début de juillet. En dépit des photographies truquées du docteur Goebbels et des communiqués rassurants qu'il faisait publier dans la presse et par la radio, des nouvelles des véritables souffrances de la Ruhr parvenaient assez nombreuses à Berlin et se répandaient en y accroissant la terreur. La panique, cependant, ne se manifesta pas avant la première semaine d'août, quand des milliers de réfugiés de Hambourg, dont chacun avait sa propre histoire, pleine d'horreur, à raconter, passèrent par Berlin en route pour leurs lieux de refuge en Allemagne orientale.

La substance de toutes ces histoire était la même : Hambourg, deuxième ville du Reich, peuplée de plus de deux millions d'habitants, avait été démolie par les nouveaux engins mystérieux et les nouvelles méthodes de la Royal Air Force ; toute sa défense avait semblé paralysée ; il avait suffi de deux raids de nuit successifs pour faire de cette immense ville un monceau de décombres. Un bombardier mettait moins d'une heure à couvrir le trajet de Hambourg à Berlin.

La nuit du 23 août, cinq cent soixante avions britanniques, la force la plus considérable qui eût jusqu'alors attaqué Berlin, y jeta plus de 1.000 tonnes de bombes. Des attaques moins importantes eurent lieu le 31 août et le 3 septembre, ce qui ne calma pas la panique.

Comme de coutume le Gauleiter de Berlin, le docteur Goebbels en personne, imagina une solution. Afin d'empêcher que l'état de terreur de la population ne fût connu de l'ennemi, ni les journaux ni la radio ne soufflèrent mot de l'évacuation de Berlin. Mais cette évacuation devenait de plus en plus essentielle, et, pour en informer ses quatre millions d'habitants, le Docteur, qui avait étudié l'histoire, ressuscita le crieur de ville médiéval. C'était d'une simplicité admirable. Les tambours battraient devant un immeuble d'habitation d'un quartier ouvrier ; les locataires se précipiteraient aux fenêtres et les ouvriraient. Alors un porte-parole du ministère de l'Enseignement populaire et de la Propagande s'avancerait et beuglerait à tue-tête la proclamation du bon Docteur, enjoignant à tous les enfants, femmes et « hommes ne menant plus une vie active » d'avoir à quitter Berlin tout de suite. Pour les quartiers habités par des gens plus cultivés, le Docteur avait composé un avis d'un style intime et à demi railleur, qu'on devait y faire circuler. Tout en engageant le lecteur à déguerpir au plus vite, on lui affirmait que cette situation dangereuse n'était que temporaire.

Par centaines de mille les Berlinois envahirent les gares de chemin de fer. Toutes les routes partant de la ville étaient encombrées de camions, de voitures de déménagement et d'automobiles particulières qui emportaient les biens des nazis riches pour les mettre en sécurité. Pour ceux qui n'occupaient pas dans le parti des postes importants il était impossible, à n'importe quel prix, de se procurer des moyens de transport à cet effet.

On put voir sur l'autostrade Goering, dans une limousine, surveillant lui-même un convoi de camions qui transportaient ses trésors d'art de Karinhall en Bavière.

Les Berlinois creusèrent des tranchées dans leurs parcs, comme les Londoniens l'avaient fait dans les leurs, trois ans plus tôt, avant le Blitz. On installa à Berlin et aux alentours plus de quatre cents phares tournants et plus de huit cents canons ; en outre, il y avait trois tours de défense, gigantesques structures en ferro-ciment, qui s'élevaient très haut au-dessus du sol, munies des canons les plus lourds, et où pouvaient prendre place plusieurs milliers de militaires. La plus connue de ces tours, du fait que sa position était la plus centrale, se trouvait dans le Tiergarten ; une autre avait été édifiée, pour des raisons connues seulement des nazis d'un rang supérieur, tout près d'un hôpital de trois mille lits situé à l'est de la ville. Des escadrilles d'élite des chasseurs de nuit les plus rapides attendaient, dans un rayon extrêmement étendu, de façon à pouvoir intercepter la file de bombardiers ennemis longtemps avant qu'elle atteignît la capitale.

Lorsque enfin, la nuit du 18 novembre 1943, commença ce que la radio anglaise appela « la bataille de Berlin », elle ne fit guère aux Berlinois l'effet d'une surprise tactique.

Au cours des années 1940 et 1941 la Luftwaffe bombarda la Grande-Bretagne pendant dix mois et tua quarante-trois mille personnes. Londres subit naturellement le plus gros de ses attaques ; la population londonienne fut soumise, notamment, à quatre-vingt-douze raids nocturnes d'affilée ; au bout de ces dix mois 250 hectares environ de la ville avaient été dévastés. La superficie de Berlin est à peu près moitié moindre de celle de Londres ; à la fin de la guerre les destructions couvraient 258.000 hectares. Ainsi que ne manquèrent pas de le souligner la plupart des éditoriaux de la presse des Nations Unies, on avait pu vérifier le proverbe : « Qui sème le vent récolte la tempête. » Personne ne sait combien de Berlinois furent tués par les bombardements, et on ne le saura sans doute jamais, car les archives furent brûlées lors des incendies colossaux qui ravagèrent la ville et les services de statistiques furent disloqués.

Entre le 18 novembre 1943 et le mois de mars suivant les bombardiers de la Royal Air Force accomplirent seize grands raids de nuit et déversèrent sur Berlin 34 millions de kilos de bombes avant de se diriger sur d'autres cibles. Ce même mois de mars la VIII[e] Armée aérienne américaine commença à attaquer Berlin de jour

et, au cours de l'année, elle jeta, en dix-neuf fois, 24 millions de kilos de bombes sur la cité. Lors d'une seule attaque les forteresses volantes y laissèrent tomber près de 3 millions de kilos de bombes. Peu après cela la VIII[e] Armée revint avec plus de deux mille appareils, dont environ treize cents étaient des Forts et des Libérators qui volaient en une formation longue de plus de 400 kilomètres.

Complétant les opérations diurnes de la VIII[e] Armée aérienne, et, plus tard, s'y ajoutant, les bombardiers légers Mosquitos de la R. A. F., chacun capable de porter une charge de 2.000 kilos de bombes, ne cessèrent de se livrer à des attaques nocturnes jusqu'à la fin des hostilités. Pendant les derniers mois de la guerre, alors que les défenses antiaériennes de Berlin avaient virtuellement cessé d'exister, un raid de Mosquitos ne provoquait plus, en fait de réaction, que le black-out et les sept hurlements d'alarme des sirènes.

En comparaison des bombardements infligés à Berlin par la Royal Air Force et la VIII[e] Armée aérienne américaine, ceux de Londres par la Luftwaffe paraissaient démodés, comme faisant partie d'une autre guerre d'un archaïsme plutôt curieux. Mais, par rapport à la bombe atomique, aux projectiles guidés et aux armes bactériologiques, les attaques aériennes combinées sur Berlin d'il y a trois, quatre et cinq ans paraissent peut-être d'un archaïsme encore plus piquant. Toutefois, quel qu'en fût le degré de bizarrerie, les attaques n'avaient rien de piquant pour ceux qui les subissaient, que ce fût à Londres ou à Berlin.

Sur les quelque 258.000 hectares qui furent dévastés à Berlin la VIII[e] armée américaine en détruisit environ 40.000. La raison en est qu'elle travaillait toujours pendant la journée, qu'elle visait des buts déterminés et qu'à peu près les deux tiers des bombes qu'elle jetait étaient fortement explosives. La R. A. F., au contraire, travaillait de nuit ; son principe était de détruire des zones entières, et les deux tiers des bombes environ étaient des bombes incendiaires. Dans l'ensemble les Berlinois redoutaient moins les attaques des Américains que celles des Anglais ; on pouvait du moins voir les Américains, et ils provoquaient moins d'incendies. Une vingtaine de minutes après le début d'un raid britannique un si grand nombre de pompes à incendie fonctionnaient simultanément que la pression de l'eau était infime ou nulle ; c'est pourquoi l'on installa dans toute la ville des réservoirs à eau. Si les pompiers n'avaient pas atteint votre maison en flammes dès le début du raid vous et vos voisins vous précipitiez avec des seaux au réservoir le plus proche.

On avait organisé trois types d'abris contre les raids aériens : le *Luftschutzraüm* ou abri-cave ; le *Splittergraben*, une tranchée renforcée et partiellement recouverte de lourds madriers ; et le *Bunker*, structure plus vaste, plus profonde, équipée avec plus de soin que les deux autres sortes d'abris, et qui était généralement pourvue d'un étage au-dessus de la terre.

Contrairement au *Tube* (métropolitain) londonien, le chemin de fer souterrain de Berlin ne fut guère utilisé comme abri du fait que la plupart de ses stations étaient trop proches de la surface du sol et, dans son parcours central, proches de la Sprée et des canaux.

Jusqu'à la fin de la guerre les Berlinois se divisèrent en deux camps qui se disputaient furieusement : les uns préconisaient le *Splittergraben* et les autres affirmaient avec véhémence que le *Luftschutzraüm* lui était supérieur. Les partisans du *Splittergraben* soutenaient que du moment que l'aviation alliée se servait de projectiles de plus en plus gros le danger que présentaient les caves des *Luftschutraüme* s'accroissait. Les partisans des *Luftschutzraüme* déclaraient qu'en cas de coup direct le *Splittergraben* n'offrait pas plus de protection qu'une feuille de papier, qu'en outre le froid, l'humidité, les courants d'air qui y régnaient par mauvais temps étaient la cause immanquable de maladies respiratoires. Cette discussion ressemblait à celles des défenseurs de systèmes opposés pour gagner à la roulette : en théorie les uns et les autres semblent avoir raison ; mis à l'épreuve, quel que soit leur système, ils finissent presque toujours par perdre.

Puis il y avait les prophètes. Tout comme s'il se fût agi de chevaux de courses, chacun avait sa méthode pour calculer, d'après le temps, les vents, les phases de la lune ou ses tuyaux personnels, la date de la prochaine attaque. Il y avait aussi des gens qui en prédisaient la localisation. Ayant étudié quelles sections de la ville avaient déjà été détruites, ils annonçaient celle qui serait la suivante sur la liste. Les bombardements de la R. A. F. étaient effectués avec tant de méthode et de précision aux yeux des Berlinois que nombre d'entre eux faisaient l'objet de leurs prophéties. Quand votre quartier avait été détruit mais qu'une partie de votre maison suffisante pour y vivre était restée intacte on y demeurait, quel qu'en fût l'inconfort, retenu par une peur superstitieuse de se transporter dans un quartier qui n'avait pas encore été attaqué. Quand on avait dans ce quartier des parents ou des amis on s'inquiétait de leur sort. On se disait : « Nous y avons déjà passé ; cela a été terrible ; mais pour eux ce sera forcément bien pire. »

On considérait comme particulièrement favorisés les gens qui avaient été bombardés dès les premiers raids, suffisamment tôt pour pouvoir se loger ailleurs, et qui n'avaient jamais été bombardés à nouveau. Au début les victimes des bombardements reçurent des indemnités et des bons de relogement ; mais bientôt la destruction des bâtiments publics et la désorganisation des services administratifs qu'ils abritaient devinrent telles que ces bons ne signifièrent plus rien : on ne pouvait plus les honorer.

La collecte des impôts cessa. Les citoyens consciencieux qui payaient leur impôt d'église, leur taxe sur les chiens, leur taxe sur les écoles se virent retourner leurs envois par la poste avec la mention : « Adresse inconnue. » Ce qui restait

des fonctionnaires du gigantesque hôtel de ville de Wilmersdorf, naguère un véritable palais, finirent par être logés dans une baraque mobile dont les ouvriers qui réparaient les rues s'étaient servis autrefois pour ranger leurs outils et prendre leur repas de midi par temps froid ou pluvieux. Cette roulotte était stationnée devant les ruines de l'hôtel de ville brûlé.

Berlin était véritablement le centre nerveux du Reich ; aussi quand un service gouvernemental était détruit il pouvait en résulter pour des centaines d'usines dans toute l'Allemagne d'être sans ordres, sans possibilité de mettre à exécution des projets urgents. La pénurie en platine de la Luftwaffe était critique ; l'un de ses dirigeants réussit à s'en procurer 182 kilos à Paris, au marché noir, et à les apporter à Berlin ; mais comme il ne trouva aucun moyen pour faire enregistrer ce platine dans les livres appropriés ni aucun fonctionnaire du service compétent pour le réceptionner il lui fut impossible de le livrer à l'industrie.

Les Hofmann ne firent pas seulement que passer à Berlin la période des plus grandes attaques aériennes ; par l'une de ces erreurs ironiques dont toutes les bureaucraties se rendent parfois coupables, Hedi, cette métisse à demi juive à qui les lois raciales interdisaient de remplir le moindre emploi public, fut nommée chef d'îlot de la défense passive lorsque le chef d'îlot précédent eut été blessé la nuit du 18 novembre. Quand Hofmann eut affaire aux S. S. et qu'il fut interné dans la maison de santé neurologique Hedi dut satisfaire au double devoir de s'occuper de lui le jour et de son *Luftschutzraüm* la nuit.

Un jour elle reçut par la poste un avis officiel l'inculpant d'avoir commis le délit « d'introduction d'animaux dans le *Luftschutzraüm* ». L'abri du pâté de maisons qui était au sous-sol de l'immeuble habité par les Hofmann ne pouvait contenir toutes les personnes désignées régulièrement pour s'y réfugier ; nombre d'entre elles devaient se tenir dans les couloirs des caves. Les propriétaires d'animaux chéris qui les apportaient avec eux pendant les raids devaient aussi rester dans ces couloirs, car la présence d'animaux était strictement prohibée dans l'abri proprement dit, où l'atmosphère devenait souvent tellement lourde qu'il était impossible d'y conserver une cigarette allumée.

Pendant l'attaque suivante un fonctionnaire du Service de la défense passive vint inopinément visiter l'abri et demanda à voir Hedi. Il inspecta superficiellement le *Luftschutzraüm* et les corridors puis il pria Hedi de venir lui parler. La R. A. F. était en train d'attaquer l'autre bout de la ville.

Hedi et le fonctionnaire contemplèrent dans la rue le magnifique et horrible tableau que formait le raid destructeur : des flammes d'un rose dragée léchaient le ciel ; les canons de la défense lançaient en l'air de longues chaînes de boules d'un feu rouge ; la fumée s'élevait en couches épaisses, d'abord gris perle, puis d'un noir opaque ; les fusées traçantes qui désignaient leurs buts aux bombardiers descendaient des nuées en longues traînées vertes ; les explosions produisaient soudain des lueurs éblouissantes et terribles. Malgré l'éloignement du lieu du combat des éclats d'obus tombaient dans la rue et le fonctionnaire s'approcha de Hedi afin de la protéger. Elle l'entendit soupirer : « Pauvre Berlin ! »

Son visage était empreint de bonté.

— On m'a dit que vous laissiez entrer des animaux dans votre *Luftschutzraüm*, dit-il.

Hedi essaya de le faire rire :

— Jamais dans le *Luftschutzraüm* même, dit-elle. L'air ne manque pas dans les corridors. D'ailleurs dans ce quartier tous nos animaux domestiques sont dressés à retenir leur souffle pendant les raids aériens.

Il rit en effet.

— Vous savez comment sont ces pauvres petites bêtes pendant les bombardements, poursuivit-elle. Elles deviennent folles quand on les laisse seules. Et leurs propriétaires, quand ils les abandonnent, s'en inquiètent autant que s'ils avaient abandonné leurs enfants.

— Eh bien, je suppose que cela n'offrira pas d'inconvénients, dit le fonctionnaire, et sans changer de ton il demanda : à propos, avez-vous des juifs dans votre immeuble ?

— Non, répondit Hedi.

Cette question faisait-elle partie de la routine réglementaire ? Il n'y avait pas de juifs dans son appartement à ce moment-là, mais il y en avait eu à diverses reprises.

— Vous savez, dit-il, que dans aucune circonstance les juifs n'ont le droit de se réfugier dans l'abri ?

— C'est la première fois qu'on m'en instruit depuis que j'ai été nommée chef d'îlot, dit Hedi.

Il rit de nouveau et lui tendit la main.

— Eh bien, bonne nuit. Nous ne parlerons pas des animaux. Bonne chance !

Elle le remercia et lui souhaita bonne nuit. Il s'éloigna puis se retourna et revint sur ses pas.

— Excusez-moi, j'ai oublié quelque chose, dit-il. S'il y a des demi-juifs qui utilisent votre cave, vu qu'il n'existe pas encore de règles fixes à ce sujet, vous pouvez leur permettre d'y entrer. Mais vous feriez probablement mieux de demander aux autres usagers s'ils n'y ont pas d'objection.

Bien qu'elle ne posât jamais cette question délicate Hedi remplit de son mieux les autres devoirs de sa nouvelle fonction. Le fait d'être témoin de la détresse de ses voisins et de la partager l'empêchait d'être aussi constamment rongée d'inquiétude au sujet de Hofmann.

— Un *Luftschutzraüm* n'était pas un endroit bien gai, me dit-elle. Du moins aucun de ceux où je me suis trouvée une fois que les grandes attaques furent commencées. Ces caves étaient toujours surpeuplées, l'air y était toujours fétide et, généralement, quelque fissure y laissait pénétrer la puanteur des fumées phosphoreuses. Presque invariablement les lumières s'éteignaient pendant le raid. Il y avait d'habitude plusieurs bébés dans chaque *Luftschutzraüm*, et les explosions les fai-

saient pleurer ; leurs mères gémissaient. Les soldats en permission étaient toujours choqués et dégoûtés la première fois qu'ils se réfugiaient dans un *Luftschutzraüm*. Ils les appelaient « pièges à souris » et affirmaient qu'on courait bien moins de dangers au front.

» Quand votre propre quartier était attaqué on entendait les bombes descendre du ciel en sifflant. On sentait l'immeuble osciller sous l'effet des explosions ; ensuite venaient des étages des bruits de verre brisé, de bois craquant, tandis que le vent de la commotion s'engouffrait par les fenêtres et faisait battre les portes. On sentait alors que l'attaque vous était cette fois destinée à vous-même. Réentendrait-on jamais le signal de fin d'alerte ? Si le plafond de la cave allait s'effondrer ? Si l'on devait mourir, ne vaudrait-il pas mieux que ce fût dans son lit, où l'on pourrait du moins s'étendre confortablement aussi longtemps que possible ? Toute personne qui a jamais passé un bombardement accroupie dans un *Luftschutzraüm* s'est posée des questions semblables.

» Mais au fur et à mesure que les attaques se multipliaient sans répit la terrible tension des nerfs exaspérés dont tout le monde souffrait au début fit place petit à petit à une affreuse apathie. Combien souvent j'en ai vu les symptômes sur les visages des gens réfugiés dans notre cave, ces visages aux yeux vitreux, aux mâchoires relâchées, aux oreilles tendues vers les bombes qui tombaient. Comme des automates commandés par un mécanisme unique, leur tête s'abaissait lentement, suivant le sifflement descendant des bombes, puis quand l'explosion éclatait toutes se relevaient ensemble d'une brusque détente.

» Quand j'eus été de service pendant plusieurs mois notre chef d'îlot régulier, guéri de ses blessures, reprit ses fonctions et m'en libéra.

Quand nous revînmes d'Alsace, cet été, nous remarquâmes aussitôt que les Berlinois semblaient encore plus abrutis, plus stupéfiés qu'avant notre départ. Nous nous en rendîmes compte avant même d'être sortis de la gare. Dans le hall principal, au milieu de centaines de personnes, une femme couchée sur le carrelage sale du sol était visiblement en proie aux douleurs de l'accouchement, et pas une âme ne lui accordait la moindre attention.

» J'envoyai Lilo téléphoner pour demander une ambulance et nous restâmes auprès d'elle jusqu'à ce que les infirmiers arrivassent finalement avec une civière. En attendant nous ne pouvions pas faire grand-chose pour rendre sa situation moins pénible. Hofmann lui mit son manteau sous la tête ; ma mère lui tint les mains et j'allai au buffet lui chercher une tasse d'un lait bleuâtre. Elle sortait à peine de l'adolescence, la pauvre petite, et elle était jolie. Son mari avait disparu sur le front de Russie. Elle était sur le point de prendre un train d'évacuation appelé « Train spécial de la » Mère et de l'Enfant ». Les gens du commun à Berlin ont toujours eu la réputation d'être curieux

et d'avoir bon cœur, mais pendant tout le temps que nous passâmes auprès de cette pauvre jeune femme personne ne s'arrêta pour voir ce qu'elle avait ; personne presque ne jeta même un regard dans notre direction.

» Nos nerfs ne criaient plus pendant les bombardements, et une sorte de somnambulisme obstiné nous rendait du moins capables d'accomplir les mouvements de la vie pendant à peu près tout le tour du cadran ; mais il y avait une partie de la journée où nous éprouvions une véritable peur, le genre de détresse appréhensive que nous avions ressentie lorsque les habitants de Hambourg, enfuis de leur ville, nous avaient raconté en passant par Berlin ce qui s'était passé chez eux.

» Cette peur s'emparait de nous à la tombée de la nuit. Quand on voyait que le soleil s'apprêtait à disparaître la gorge et le cœur se serraient. Tout le monde partageait cette impression au même moment ; les conversations cessaient tout d'un coup ; les réunions se disloquaient brusquement. On se sentait soudain très solitaire ; on mettait fin à ce qui vous occupait, quoi que ce fût, et l'on se dirigeait vers sa maison. Evidemment les bombardements n'avaient pas lieu *tous* les soirs, mais nous étions certains qu'ils *pouvaient* se produire n'importe quelle nuit ; les Mosquitos nous bombardèrent une fois trente-trois nuits de suite. De toute façon le crépuscule était le moment où l'on y pensait et où l'on sortait de son apathie. Si votre logement ou celui des amis qui vous avaient recueilli était trop loin pour pouvoir être atteint avant la nuit vous vous mettiez à la recherche de l'abri le plus proche où vous saviez pouvoir vous réfugier avec le moins de formalités et de retard.

» Je parle de formalités et de retard parce que le nombre des grands abris publics contre les raids aériens était scandaleusement peu élevé à Berlin, eu égard à sa population, et qu'on ne les ouvrait jamais qu'après le commencement de l'alerte. Entre chien et loup des foules de gens s'amassaient toujours devant ces abris — pour la plupart des victimes des bombardements, sans foyer, cherchant à se faire rassurer lorsque leur peur crépusculaire les saisissait. Mais quand le signal de l'alerte ne se faisait pas entendre on refusait à ces malheureux l'entrée de l'abri. En été, quand les crépuscules sont longs, ils attendaient là durant des heures. Les autorités semblaient si cruelles de ne pas les laisser entrer ! Sans doute les gros bonnets nazis étaient-ils immunisés contre la peur crépusculaire ; ils avaient tous de magnifiques abris personnels, dont certains étaient pourvus de bars bien approvisionnés.

» Le pire défaut des grands abris publics était que la majorité d'entre eux avaient été si mal construits que leurs entrées étaient trop étroites et trop peu nombreuses pour admettre tous ceux qui essayaient d'y pénétrer *après* la sirène d'alarme. En général la place était suffisante à l'intérieur, mais il fallait en moyenne une heure avant que pussent s'y faufiler tous ceux qui y cherchaient refuge. En conséquence il était rare qu'une alerte ne s'accompagnât pas de panique devant l'entrée de ces abris. »

Le mot allemand *Vergeltung* signifie revanche ; si les projectiles volants qu'on envoya sur Londres furent appelés V1 et V2, ce fut par abrévation de *Vergeltungswaffen*, armes de la revanche. Pendant tout le printemps de 1944, comme les bombardements de Berlin continuaient, le docteur Goebbels remplissait la presse et la radio de sombres allusions à la revanche et à des armes secrètes de revanche. Un jour de la mi-juin Hedi attendait son tour dans un magasin plein de monde.

» La nuit commençait à tomber quand un homme aux yeux égarés se précipita soudain dans la boutique et se mit à crier. Il disait qu'une caravane de camions munis de haut-parleurs parcouraient la ville. L'un des haut-parleurs répandait un avertissement : « Quittez les rues immédiatement ! La revanche contre l'Angleterre est commencée ! Nos armes secrètes sont en train d'être lancées contre les pirates de l'air ! Quittez les rues ! Dépêchez-vous de rentrer chez vous et restez-y ! Il faut que nous soyons préparés pour tout ce qu'ils pourraient tenter en riposte !.

» Ce fut aussitôt un sauve-qui-peut général dans le magasin ; plusieurs vitrines furent brisées. Une panique se déclencha dans la rue. Les tramways et les autobus furent abandonnés par leurs conducteurs ; des femmes furent prises de crises de nerfs. Cette nuit-là le raid habituel eut lieu, sans rien de plus. Qui avait vu les camions ? Qui avait entendu l'avertissement ? Personne ! Tout le monde en avait eu connaissance par quelqu'un d'autre. Nous étions devenus des somnambules ; éveillés par des cris soudains, nous nous mettions à fuir dans toutes les directions.

» Les dirigeants du parti publiaient sans cesse des déclarations vantant avec admiration « l'in- » croyable endurance » des Berlinois. Pendant l'hiver 1943-1944, lorsque le pire d'une attaque était passé, on voyait fréquemment des nazis en uniforme parcourir lentement, dans leurs limousines, les rues en flammes pleines de gens épuisés qui criaient et se sauvaient. Souvent ces nazis étaient accompagnés de belles femmes en toilette de soirée. Les visages et les gestes des passagers de ces voitures montraient que, pour eux, c'était un spectacle éblouissant et excitant auquel ils assistaient comme au théâtre. Personne n'avait le temps d'aller leur flanquer le poing sur le nez ; chacun était trop occupé de son propre salut et de celui de ses voisins. Il est à remarquer que les nazis étaient les seuls qu'on entendît jamais se lamenter sur la perte de leurs biens personnels ; je suppose que c'était parce qu'ils n'avaient pas autre chose à perdre. En 1945, cependant, aucun fonctionnaire nazi n'aurait osé venir en uniforme regarder un incendie consécutif à un raid aérien. J'ai entendu raconter qu'un certain *Ortsgruppenleiter* qui commit cette erreur fut jeté dans les flammes.

» Berlin se mit à puer comme le cadavre pourrissant d'un géant. Le matin, les *Katastrophenbataillionen* (bataillons des catastrophes), une invention de Herr Speer, défilaient avec leurs pelles luisantes sur l'épaule. Ils chantaient en marchant. Quand le jour tombait ils rentraient chez eux au

pas cadencé, toujours en chantant. Ils avaient passé leur journée à enlever les décombres qui obstruaient les rues et à tirer des ruines quelques vivants et beaucoup de morts. Je n'ai jamais compris qu'ils pussent éprouver le besoin de chanter après une pareille besogne. Le gouvernement se mit à décerner à titre posthume la Croix de fer de 2e classe aux enfants, aux femmes et aux vieillards morts de ce qui s'appelait officiellement « la mort des héros au cours des raids ». Cette distinction était supposée inspirer à leurs familles un courage nouveau. Tout cela avait été étudié avec soin. Le Führer et le docteur Goebbels pensaient à tout.

» Le zoo fut atteint, et de nombreux animaux s'échappèrent. Les bêtes prétendues dangereuses, les lions, les tigres et les loups, furent rapidement cernées, car les bombardements les terrifiaient à tel point qu'elles étaient comme des chiens couchants ; mais les serpents venimeux, notamment les cobras, qui s'échappèrent furent la cause d'une vive inquiétude pendant une ou deux semaines. On finit pourtant par les recapturer, eux aussi, et presque tous les animaux du zoo, excepté le vieil éléphant, furent envoyés dans l'Est pour les sauvegarder.

» L'Allemagne orientale était la région la plus à la mode pour se mettre en sécurité. Breslau, la plus grand ville de la Silésie, fut surnommée « la » chambre à coucher de Berlin ». Je connaissais une femme qui s'y rendait tous les samedis soirs afin de prendre un bain chaud chez sa mère qui y habitait et de pouvoir dormir quelques nuits d'un sommeil ininterrompu. Je connaissais une actrice qui allait tous les soirs à Francfort-sur-l'Oder, après sa représentation, dans la limousine d'un personnage important du parti, et qui en revenait le lendemain matin. C'était aussi dans l'Est qu'on évacuait des milliers d'enfants des écoles berlinoises, par classes entières, avec leurs institutrices. Seuls des nazis pouvaient avoir l'idée folle d'envoyer des enfants sur de futurs champs de bataille ; mais ils étaient naturellement persuadés que les Russes n'arriveraient jamais dans cette région. Des épidémies éclatèrent parmi ces groupes d'écoliers réfugiés ; nombre d'enfants se sauvèrent et revinrent à Berlin, dans leurs familles. Une grande confusion régnait dans ces écoles évacuées. La fille d'une de mes amies, qui passa les dix-huit derniers mois de la guerre en Allemagne orientale, y changea d'école cinq fois.

La seule fois qu'un raid aérien nous fit rire, ce fut parce qu'il affecta Goering. Un après-midi il devait faire un discours à l'occasion d'un anniversaire que célébrait la Luftwaffe. Les Anglais durent en être informés, car à la minute même où il allait prendre la parole à la radio trois Mosquitos survolèrent Berlin et Goering fut obligé de se précipiter à la cave. Les Mosquitos ne jetèrent aucun projectile ; ils n'étaient venus que pour faire marcher les sirènes. L'histoire se répandit, et toute la ville se tordit de rire.

» Tout le monde rappela comment il s'était vanté qu'aucun avion ennemi n'apparaîtrait jamais au-dessus de Berlin, grâce à la défense parfaite qu'il avait organisée. Les sirènes furent désormais connues sous l'appellation de : « les » cornes miraculeuses de Herr Meyer. » Dès que des avions ennemis étaient signalés tous les programmes de la radio s'interrompaient ; à leur place, un speaker du ministère de la Police décrivait le trajet suivi par les appareils. Entre l'interruption du programme et le transfèrement du micro au porte-parole de la Police on entendait battre un métronome. C'était à Berlin une plaisanterie classique de dire que ces battements de métronome étaient en réalité Goering disant : « Chut-chut chut-chut ! »

» Les Berlinois ont toujours été renommés dans toute l'Allemagne pour leur esprit, mais ils ne furent guère féconds en drôleries pendant la guerre. Je me rappelle cependant une qui courut pendant l'hiver de 1940, lorsqu'il devint évident que les Britanniques allaient, malgré tout, continuer la lutte :

» *Question :* Quand la guerre va-t-elle vraiment » finir ?

» *Réponse :* Quand les Britanniques en seront » réduits à manger des rats et les Allemands des » *ersatz* (succédanés) de rats. »

» Lorsque les grandes attaques aériennes eurent commencé, une plaisanterie qui eut la vogue fut : « Jouissez bien de la guerre, les enfants ; la paix » sera sûrement désagréable. »

» Après la tentative d'assassinat contre Hitler du 20 juillet, qui donna lieu à de si nombreuses exécutions, les ironistes se plaisaient à dire : « J'aime mieux croire à la victoire que d'avoir à » me promener sans ma tête. »

» Vers la fin l'humour berlinois devint assez enfantin. En longeant un immeuble bombardé il arrivait d'entendre quelqu'un crier d'en haut : « Attention ! Voilà le Führer » et aussitôt un buste ou un portrait de Hitler, lancé par la fenêtre à toute volée, venait s'écraser sur le trottoir.

» C'est à la même école qu'appartenaient les annonces qu'on pouvait voir gribouillées sur les colonnes publicitaires : « On demande à échanger » un magnifique portrait de Hitler contre un rou- » leau de papier hygiénique. » Ou bien : « Qui » accepterait un aigle national-socialiste en » bronze, bien conservé, en échange d'une grand- » mère juive dans le même état ? »

» Sur les murs extérieurs de tous les immeubles berlinois contenant un *Luftschutzraüm* étaient peintes les lettres L. S. R. Quand l'armée rouge atteignit l'Oder un plaisantin suggéra que ces trois lettres signifiaient : *Lernt Schnell Russisch*, c'est-à-dire « apprenez vite le Russe ».

» Notre Opéra d'Etat, que construisit Frédéric le Grand et dont le Führer avait fait l'un de ses chevaux de bataille, fut bombardé à deux reprises, la première fois par les Britanniques en 1943. Bien qu'il fût impossible aux simples citoyens de se procurer des matériaux de construction pour réparer leurs maisons endommagées, Herr Speer rebâtit l'Opéra avec plus de luxe que

jamais. Un critique musical de ma connaissance qui assista à la réouverture me dit que ce fut vraiment une cérémonie mémorable. A l'exception des critiques, seuls les grands personnages du parti et leurs dames y furent admis, et ils étaient tous présents. On donna une œuvre de Wagner, évidemment, puisque le Führer assistait au spectacle, mais vous ne me croirez pas quand je vous dirai laquelle : *le Crépuscule des Dieux* ! Notez que ceci se passait en octobre 1944. Le Reich était en train de s'effondrer, Berlin était en ruine, les Américains occupaient Aix-la-Chapelle, et, trois mois auparavant, une bombe avait fait explosion au quartier général de Hitler !

» Le peuple de Berlin était dans le besoin, il souffrait de la faim, mais pendant les entr'actes on servit au foyer du champagne et des sandwiches au caviar, parce que les sandwiches au caviar étaient la friandise préférée de Goering. Des femmes nues dansèrent aussi un ballet, au foyer, pendant les entr'actes. Sans doute était-ce pour détourner l'esprit des spectateurs des inférences de caractère allégoriques qu'ils auraient pu tirer de l'opéra. Ou peut-être était-ce simplement pour plaire à Goering qui était un érotomane notoire. Naturellement rien de cela ne transpira dans les journaux. Le lendemain l'Opéra fut ouvert au « peuple ». Peu après les bombardiers américains le détruisirent. »

A leur retour d'Alsace, les Hofmann ne réintégrèrent pas, à Berlin, l'appartement de Hedi ; en leur absence on l'avait attribué à un ménage d'ardents nazis dont le logement avait été bombardé. Hedi avait eu, antérieurement, des relations avec ces intrus, qui géraient un petit commerce dans le quartier, et elle connaissait la nature mauvaise et violente de ce couple. Comme les Hofmann tenaient pardessus tout, à cette époque, à éviter d'attirer sur eux l'attention des autorités, ils n'essayèrent pas de récupérer l'appartement et ils allèrent habiter à Potsdam, ce Versailles des Hohenzollern, situé à environ 24 kilomètres au sud-ouest de Berlin, chez la sœur de la mère de Hedi.

Des fonctionnaires civils et des officiers en retraite, avec leurs familles et leurs serviteurs, formaient une grande partie de la population de Potsdam, qui comptait avant la guerre 85.000 habitants. Mais quand les Hofmann y arrivèrent, en juin 1944, cette population normale avait au moins triplé. La raison en était simple : Berlin était bombardé ; Potsdam ne l'avait jamais été. Comparé à Berlin, Potsdam était donc un Eden, en dépit de son surpeuplement; Hedi, sa mère et Lilo y restèrent jusque peu après la fin des hostilités.

Hofmann, lui, passa presque toute cette période à Berlin. Il retourna à la clinique neurologique où il avait si bien dupé les S. S. l'hiver précédent et simula une rechute de son aliénation mentale. Cinq jours après l'échec de la tentative du 20 juillet contre Hitler, le gouvernement avait annoncé la déclaration de guerre totale, euphémisme par lequel le docteur Goebbels désignait la conscription de tous les Allemands du sexe mâle, depuis l'adolescence jusqu'à la sénilité. Depuis près de cinq ans Hofmann avait réussi à éviter de prendre les armes dans une guerre qu'il considérait comme entièrement due à la volonté des nazis, et, à cette date tardive, il ne voyait aucune raison de s'y enrôler. « On n'entre pas en scène au moment où le rideau se baisse », dit-il à Hedi ; « on ne s'engage pas dans une course pour les derniers 50 mètres ! »

Le même après-midi elle lui fit sa valise et l'emmena à la clinique, où le directeur fut heureux de le revoir et diagnostiqua « une rechute avec symptômes intensifiés. »

Vers le milieu de janvier 1945 les Russes avaient commencé leur offensive dans la grande boucle de la Vistule et, au début de mars, ils avaient atteint l'Oder, rivière coulant à travers ce qui était encore à cette époque l'Allemagne orientale. Le 7 mars les Américains firent traverser le Rhin, à Remagen, à un petit élément blindé et établirent une tête de pont. Le rideau était indubitablement en train de descendre.

Les attaques sur Berlin continuaient de jour et de nuit. La pénurie de courant électrique était si grande dans la ville qu'il n'était en pleine activité que pour faire marcher les sirènes ; aussi les fourneaux de cuisine électriques ne pouvaient-ils fonctionner que pendant les raids. Les journaux paraissaient de plus en plus rarement ; les émissions de la radio elles-mêmes cessèrent presque complètement ; il en résulta que l'information du public n'était plus guère basée que sur des rumeurs. Tout le monde se raccrochait à des fétus de paille. Le bruit se répandit qu'un « certain officier supérieur de la Wehrmacht » négociait avec le commandement supérieur des armées alliées afin de conclure avec lui une alliance qui, réunissant les forces américaines, britanniques et allemandes contre les Russes, aurait vite fait de refouler ces derniers jusqu'à l'Oural. Cette légende s'effondra lorsque les Américains atteignirent l'Elbe, que les Britanniques prirent Brême et que les Russes franchirent l'Oder.

Afin d'arrêter les chars blindés russes que rien n'avait stoppés depuis Stalingrad, on plaça en travers des rues de Berlin des troncs d'arbres, des camions et des voitures de déménagement hors d'usage et des tramways démolis par les bombardements. Des vieillards barbus et des garçons aux joues à peine duvetées parcouraient la ville en qualité de membres du *Volkssturm*, cette armée territoriale de la dernière heure que le docteur Goebbels avait organisée pour sa guerre totale. Ils étaient habillés d'une combinaison grotesque de leurs vêtements civils avec des pièces détachées d'uniformes usés, généralement beaucoup trop grands pour eux, et ils portaient des fusils italiens déclassés. Les filles de quinze ans étaient enrôlées pour aider à manœuvrer les canons de la défense antiaérienne.

Toute personne ayant des yeux pour voir et un cerveau pour tirer des conclusions savait que la situation était complètement désespérée ; néanmoins au fond du cœur d'innombrables Berlinois subsista jusqu'à la fin l'espérance, ou la foi ou

l'illusion puérile qu'un miracle de la dernière minute allait les sauver. Lorsque la jolie chimère d'une alliance avec les puissances occidentales contre la Russie eut été réduite à néant, une chimère de consolation naquit aussitôt à sa place : les Américains et les Britanniques allaient arriver à Berlin avant l'armée rouge ; on pourrait se rendre aux Anglo-Saxons et l'on serait sûr de leur protection contre les hordes asiatiques. Pendant quelques semaines cette idée apporta du réconfort à bien des gens. Il n'est pas extraordinaire que, tandis qu'une destinée implacable les enserrait, les Berlinois se soient en aussi grand nombre nourris d'illusions enfantines. Il y avait douze ans qu'ils étaient obligés par le docteur Goebbels à s'alimenter de pareilles puérilités.

Hedi avait toujours tenu le docteur Goebbels pour le plus formidable et de beaucoup le plus dangereux de tous les nazis.

— Il jouait du piano sur l'âme de l'Allemand moyen, me dit-elle un jour. Il était l'un des rares très grands personnages nazis qui fût intellectuellement au-dessus du niveau des masses. Speer aussi, mais Speer était un pur technicien sans aucun contact avec le peuple. Goebbels passait toute sa vie publique à le manipuler. Il savait ce qu'attendait l'Allemand moyen, ce dont il avait besoin et ce qui l'émouvait. Sans Goebbels l'Allemand moyen n'aurait pas pu se contenter, année après année, des miettes que lui accordait le parti national-socialiste. Goebbels lui fournissait ses sucs digestifs mentaux.

» Ce que Goebbels faisait et l'impunité dont il jouissait dépassent l'imagination. Il célébra le désastre de Stalingrad par une sorte de jour férié solennel, métamorphosant la défaite en une épreuve moralisatrice inondée de musique wagnérienne. Avec la campagne de revanche — les V 1, les V 2 et même les mythiques V 3 — il joua comme un jongleur qui maintient en l'air ses jolies balles de couleur. La guerre totale, quand il la proclama, parut plus belle encore que celle qui se poursuivait depuis près de cinq ans. Après que Hitler eut annoncé l'effondrement des Russes, à l'automne de 1941, personne, en dehors des nazis fanatiques, ne crut plus un mot de ce que disait le gouvernement ; tout le monde savait que Goebbels était le roi des menteurs, et pourtant on l'écoutait toujours. Il avait le génie de la séduction, le génie de la tromperie. Il était notre *Gauleiter*, et, quand il dit que Berlin avait enfin l'heureux privilège d'être une ville du front, il ajouta que sa libération par une gigantesque armée qui viendrait du sud faire lever son siège n'était plus qu'une question d'heures !

» On aimait à répéter à Berlin cette vieille plaisanterie : « Si vous voulez tuer Goebbels, il faudrait tuer sa bouche par surcroît. »

Tout le monde était très occupé, les dernières semaines de la guerre, à essayer de demeurer en vie. Nous passions dans les caves plus de temps que jamais. Quand on n'avait à y descendre qu'une seule fois au cours de la nuit on la considérait comme très calme. Le sifflement des bombes qui tombaient s'entendait plus nettement qu'auparavant. Lors des premiers bombardements, quand la défense antiaérienne était très active, on percevait rarement le sifflement des bombes, sauf lorsqu'elles atteignaient le quartier même où l'on se trouvait. Mais maintenant, à moins qu'il ne s'agît de très fortes attaques, les Alliés ne nous envoyaient guère plus de coups de canon, de sorte que le sifflement des bombes nous paraissait bien plus bruyant. Les Mosquitos ne tiraient plus d'obus ; ils venaient simplement pour nous ennuyer, et leurs attaques portaient officiellement le nom de « raids de dérangement ».

» Contrairement à Berlin, Potsdam disposa presque jusqu'à la fin d'assez de courant pour la radio ; nous avions, dans chaque cave-abri, une carte spéciale sur laquelle nous nous efforcions de suivre le vol des escadrilles ennemies annoncées par la radio. Ces cartes étaient couvertes d'un réseau de grands carrés ; chaque carré en comportait neuf plus petits. Les grands carrés étaient désignés chacun par deux lettres, et les petits par des chiffres. Chacune des lettres utilisées pour désigner un carré portait un nom en code ; le speaker de la radio annonçait ce nom pour indiquer le carré de territoire dont s'approchaient les appareils de l'ennemi.

» Les lettres de l'alphabet portaient, en code, les noms de Anton, Bertha, César, Dora, Emil, Friedrich, Gustav, Heinrich, Ida, Konrad, Ludwig, Magda, Nordpol, Otto, et ainsi de suite. Le territoire de Berlin était divisé en quatre de ces carrés : le nord-ouest était Friedrich Gustav, le nord-est était Friedrich Heinrich, le sud-ouest était Gustav Gustav et le sud-est Gustav Heinrich. Chaque fois que nous entendions le speaker dire : « Attention ! une grande escadrille d'avions » ennemis se dirige sur Gustav Gustav 4 » — ce qui signifiait Potsdam, nous nous précipitions à la cave.

» Le seul ennui de ce système était que généralement, au moment où l'annonce était faite à la radio, les avions en question étaient déjà passés ; ou, si les bombes vous semblaient tomber dans votre propre cour, le speaker disait d'habitude : « Les avions ennemis sont en train de s'éloigner. » Cependant, malgré la fréquente inexactitude de ces communiqués, les gens les suivaient sur leurs cartes, faute d'une meilleure occupation.

Le 20 avril de cette année-là il n'y eut pas de défilé pour l'anniversaire du Führer. Au lieu de cela Goebbels devait faire l'après-midi un discours à la radio. Il parlait depuis à peine cinq minutes lorsqu'un grand nombre de bombardiers nous attaquèrent et tarirent le flot de son éloquence. La même nuit un autre grand raid eut lieu, le dernier des raids importants que Berlin eut à subir. Par miracle quelques trains circulaient encore entre Potsdam et Berlin, et j'en pris un le lendemain matin. Je n'avais pas réussi à obtenir la clinique au téléphone et j'avais hâte de savoir si Hofmann était sain et sauf, car de Potsdam on entendait, à l'est,

tirer la grosse artillerie. En arrivant à la gare, à Berlin, nous la trouvâmes couverte d'affiches donnant la liste des officiers et des hommes qui avaient été fusillés ou pendus pour poltronnerie ou désertion. Pour accroître leur effet préventif, les affiches indiquaient où les cadavres des hommes exécutés avaient été laissés exposés à la vue du public.

» Je revis ces affiches ce jour-là dans de nombreuses stations du métropolitain et du chemin de fer aérien, car il me fallait traverser toute la ville pour atteindre la maison de santé et il n'était plus possible de le faire en ligne directe. On était obligé de changer, de prendre une navette ; de faire à pied le trajet de deux ou trois stations, de changer de nouveau de ligne, de prendre une autre navette, et ainsi de suite. Les incendies allumés par l'attaque de la nuit précédente brûlaient encore. Des rues étaient barrées par des cordes, ou obstruées par des décombres et des meubles, ou défoncées, leurs entrailles de tuyaux et de câbles mises à nu. On devait faire à pied de grands détours.

» Depuis quelques semaines il était interdit de voyager dans le métropolitain souterrain ou aérien sans un permis spécial. Ces permis étaient de trois sortes : l'un pour les fonctionnaires civils et militaires de rang très élevé, un autre pour des employés moins importants mais nécessaires des services publics, et un troisième pour les médecins et les infirmières. Les wagons étaient à certaines heures exclusivement réservés aux personnages importants. Par l'intermédiaire de Marianne von Dorn j'avais obtenu un permis d'infirmière. Je mis ce jour-là près de cinq heures à traverser la ville.

» Jamais je n'oublierai deux groupes d'étrangers que je rencontrai à cette occasion. Je vis le premier dans la rue de Leipzig devant les ruines de Kempinski. Kempinski avait été le restaurant de Berlin le plus fameux pour ses vins. Je ne sais pas quand il fut bombardé, mais la bombe qui y pénétra atteignit les caves et en fit un colossal silo de précieux vins fins. Environ une douzaine de travailleurs étrangers — pris parmi les millions d'hommes que Herr Saukel avait amenés dans le Reich de tous les pays d'Europe — étaient en train de pomper les caves avec des pompes à main. Je ne peux pas m'imaginer pourquoi on les avait mis à pomper le vin de Kempinski pendant que les obus tombaient dru sur Berlin ; mais je les vis, au moyen de quatre ou cinq gros tuyaux, déverser dans le ruisseau les trésors de Kempinski. D'après la langue qu'ils parlaient ces hommes devaient être soit Norvégiens soit Danois, et ils étaient tous ivres. De temps en temps l'un d'eux titubait jusqu'au ruisseau et buvait à même le bout d'un tuyau. Les rugissements de l'artillerie russe qu'on entendait au loin devaient être pour eux une musique délicieuse. Mais ils étaient peut-être trop saouls pour les remarquer.

» Mais je sais que les autres étrangers que j'aperçus un peu plus tard tenaient sans aucun doute ces grondements pour la musique la plus belle du monde. Ce deuxième groupe était constitué par quatre Russes prisonniers de guerre que deux vieux territoriaux du *Volkssturm* amenèrent dans mon compartiment du chemin de fer aérien. Les Russes avaient les lettres S U peintes sur le dos de leur veste. Ils étaient si sales, si déguenillés, leurs souliers étaient si misérables et percés que je pensai qu'ils devaient avoir été capturés au début de la guerre. Tous les autres voyageurs les regardaient et semblaient se demander si c'étaient *vraiment* là les monstres inhumains dont on leur avait parlé depuis des années.

» Les visages de ces Russes portaient les marques de la souffrance et pourtant on y voyait à présent une expression de joie. A chaque salve d'artillerie particulièrement forte ils échangeaient entre eux de petits regards furtifs. Ils savaient que c'était leur propre artillerie qu'ils entendaient. Le train s'arrêta plusieurs fois puis l'un des vieux soldats du *Volkssturm* ordonna aux Russes de descendre. Ils s'entre-regardèrent un moment avant d'obéir. Toutes les personnes qui les observaient comprirent ce qu'ils s'étaient dit avec leurs yeux aussi bien que s'ils avaient crié. C'était : « Oh ! cela ne nous fera pas de mal de recevoir » encore quelques ordres stupides. Attendons » quelques jours et l'on verra qui commande alors ! »

» A travers les fenêtres je voyais, peint en blanc sur un mur, l'un des slogans du docteur Goebbels : « Oui, certainement, nous gagnerons ! C'est sûr ! »

J'ETAIS à peine arrivée à la clinique et je venais de constater que Hofmann se portait bien quand un courrier à motocyclette vint apporter l'ordre de déménager tous les malades ; ils devaient avoir quitté la maison une heure après la réception de cet ordre, car elle allait devenir un poste de secours d'urgence. L'heure n'était même pas encore écoulée que des camions pleins de soldats blessés commençaient à arriver. Les blessures étaient toutes graves, et le petit hôpital de quarante lits fut bientôt submergé. Le directeur en éprouva un bouleversement tel qu'on dut l'emporter en proie à une crise nerveuse. Le personnel était si insuffisant que nous décidâmes, Hofmann et moi, de rester sur place afin de rendre les services dont nous étions capables. Il remplit les fonctions d'infirmier et je travaillai à la cuisine.

» Des bombardiers légers russes s'étant mis à survoler la ville, on transporta les lits dans la cave. Il n'y avait plus de défense contre avions. Les sirènes ne marchaient même plus.

» Il nous arrivait sans cesse de nouveaux camions chargés de blessés. On dut mettre trois ou quatre soldats dans chaque lit.

» Ensuite, tous les lits étant occupés, on étendit deux de ces malheureux sur chacune des civières de l'établissement ; à la fin on les entassa tout simplement sur le plancher. Il n'y avait naturellement plus d'électricité ; la cave n'était éclairée que par quelques bouts de bougie placés çà et là. Deux chirurgiens militaires et quelques infirmières travaillaient la nuit, dans la salle d'opération, à la lueur vacillante d'une vieille lampe au carbure de calcium. Les médecins étaient en nombre si restreint que seules les opérations les plus urgentes pouvaient être effectuées. Le lendemain la provision d'anesthésiques était épuisée.

» Les camions continuaient d'arriver. Les conducteurs nous dirent que le front était maintenant le canal Teltow, distant de Berlin d'environ 5 kilomètres. Il y avait un cimetière non loin de la maison de santé ; l'après-midi on enleva les cadavres de la cave et on les enterra ; mais dès qu'on avait retiré les morts de nouveaux blessés et des mourants venaient les remplacer. Les soldats se laissaient opérer sans anesthésie avec une patience et un courage merveilleux. Il était pitoyable de les voir trembler chaque fois qu'éclatait une bombe.

» Le lendemain, le 23, la nourriture manqua. On commença à nous apporter des civils blessés dans les rues. Je me rappelle une femme enceinte de six mois qu'on nous amena avec ses deux enfants, un garçon de six ans et une fille de quatre ans. Elle et les enfants s'étaient trouvés au centre de la ville au moment où la bataille des rues avait débuté, et ils avaient couru s'abriter dans le métropolitain, à la station de la gare Anhalter, où plusieurs milliers de personnes avaient déjà cherché refuge. Les S. S. battaient en retraite à travers la ville ; en prenant une position de résistance ils firent sauter une partie du canal Landwehr, qui passe à cet endroit au-dessus du métropolitain. L'explosion arracha partiellement le plafond de la voie souterraine, si bien que l'eau s'y engouffra ; plusieurs personnes furent noyées ; elles furent plus nombreuses encore à mourir piétinées par la foule en panique. Quelques-unes cependant se sauvèrent par un tunnel construit avant la guerre et où l'on n'avait jamais posé de rails.

» La pauvre femme et ses deux petits enfants passèrent plusieurs heures dans l'obscurité de ce tunnel, pataugeant dans l'eau jusqu'aux genoux ; ils finirent par atteindre une station au-dessus de laquelle on ne se battait pas et purent ressortir à l'air libre. Peu après son entrée à la clinique la femme fit une fausse-couche et mourut. Je restai avec les enfants pendant qu'on l'enterrait, car il était devenu très dangereux d'aller au cimetière à cause de l'activité aérienne et des tirs d'artillerie accrus des Russes.

» La préoccupation dominante chez tous les soldats était de gagner l'ouest afin de pouvoir se rendre aux Américains ou aux Britanniques et de ne pas tomber entre les mains des Russes ; mais le soir du 24 la clinique fut évacuée parce que les Russes avaient franchi le canal Teltow ; tous les blessés furent emmenés à Wannsee, où ce qui restait de la Luftwaffe livrait son dernier combat... à pied.

» Wannsee n'est qu'à une dizaine de kilomètres de Potsdam, et nous nous estimâmes très heureux d'être autorisés à nous faire mener jusque-là par les camions d'évacuation. Le lendemain matin, dans la maison de ma tante, nous entendîmes annoncer à la radio que la Conférence de San-Francisco était ouverte. Ce même jour les Russes s'emparèrent de la partie centrale de Potsdam et le soir nous apprîmes par la radio anglaise qu'ils avaient complètement encerclé Berlin. Le courant électrique cessa de fonctionner aussitôt après et ne fut pas rétabli.

» Les deux armées se disputèrent Potsdam encore pendant quatre jours. Nous voyions les tanks et les canons allemands passer devant la maison. Puis le soir du dimanche 29 de lourds coups ébranlèrent la porte de notre cave. Nous l'ouvrîmes et une trentaine de soldats russes entrèrent, sous les ordres d'un lieutenant. La chance nous favorisa jusqu'au bout, car le lieutenant savait fort bien l'allemand ; quand je lui eus expliqué que j'étais à demi juive et que je lui eus raconté un peu de ce que nous avions souffert il nous traita très convenablement.

» Il fit fouiller la maison pour voir si des soldats n'y étaient pas cachés ; les hommes dérobèrent quelques stylographes et des montres, mais ce fut tout. Plusieurs de mes amies de Berlin furent violées par des Russes, mais ni ma mère, ni Lilo ni moi ne fûmes molestées le moins du monde.

» Le lendemain nous quittâmes la cave et parcourûmes les rues. Une partie de la ville brûlait encore. Les gens pillaient les magasins incendiés. C'était vraiment un horrible spectacle ; parmi les hommes et les femmes qui fourrageaient dans les cendres ardentes pour en retirer des légumes ou de la viande carbonisée, en criant et en se bousculant comme des animaux, il y en avait de bien habillés. Je vis un gaillard de forte carrure arracher une boîte de conserves des mains d'une petite fille et ensuite vociférer après elle parce qu'elle pleurait. Ces gens étaient de ces grands *Volksgenosse* qui avaient fait Hitler et l'avaient suivi.

» Berlin se rendit le 2 mai, mais nous ne retournâmes pas à notre appartement avant le milieu du mois. Hofmann était anxieux de voir s'il pouvait récupérer quelque chose de ses matériaux et instruments de dessin laissés dans son ancien bureau. Comme il n'y avait pas de moyens de transport, il chaussa une paire de hautes bottes lacées qu'il mettait pour visiter les chantiers et se mit en marche pour Berlin.

» Il avait atteint le centre de Potsdam et s'apprêtait à traverser une rue quand une colonne de prisonniers allemands encadrés par des Russes s'arrêta devant lui tandis qu'il attendait sur le trottoir. Tout à coup un sergent russe se montra et dirigea sur lui une mitraillette ; il cria quelques mots en russe à un autre soldat et désigna les bottes de Hofmann. Le soldat russe répondit en criant à son camarade et pointa à son tour sa mitrailleuse sur Hofmann.

» L'un de leurs prisonniers avait dû se sauver et ils avaient choisi Hofmann pour le remplacer. Evidemment ses bottes avaient guidé leur choix : un homme portant des bottes aussi magnifiques devait être un nazi d'importance. Quoi qu'il en fût le sergent et le soldat saisirent Hofmann par les bras et le tirèrent jusque dans la colonne. A cet instant un ordre crié par l'officier qui marchait en tête de la file la fit mettre en marche, Hofmann avec les deux mitraillettes dans les côtes marchant avec elle.

» Il marchait ainsi depuis quelques minutes lorsqu'il s'entendit soudain appeler par son nom.

» — Que diable fais-tu là ? » fit une voix en allemand.

» Hofmann regarda dans la direction de la voix

et vit sur le trottoir un de ses vieux amis. Ce n'était pas seulement un vieil ami, mais un ami qui savait le russe.

» Hofmann répondit :

» — Mon Dieu, je n'en sais rien ! Je vais en » Sibérie, je suppose. Va parler à l'officier et tire- » moi de là ! »

Le vieil ami courut jusqu'à la tête de la colonne qui avançait lourdement vers Berlin. Au bout de trois minutes il revint et dit à Hofmann :

» — Je viens de parler avec le capitaine. C'est » un type tout à fait bien. Il dit qu'il ne peut pas » te libérer maintenant, mais que s'il y a erreur » elle sera rectifiée en Pologne. La colonne n'ira pas plus loin. »

» A ce moment la colonne bifurqua dans une rue de traverse ; des véhicules s'interposèrent entre elle et le vieil ami et elle le dépassa.

» Vous pouvez vous imaginer ce que ressentait Hofmann. Il avait été antinazi depuis que les nazis existaient ; il s'était fait interner dans une maison de fous à deux reprises afin de ne pas porter les armes ; la guerre était finie et il était maintenant en route pour la Pologne... à moins que ce ne fût pire que la Pologne ! Ils firent à pied le reste du trajet — environ 24 kilomètres — et ne s'arrêtèrent qu'une fois à Berlin.

» On leur fit faire halte au *Spitalmarkt* (marché de l'hôpital), vaste place du centre de la ville. Hofmann vit le sergent courir à la tête de la colonne pour conférer avec le capitaine. Il jeta un regard autour de lui et constata que l'autre soldat armé d'une mitraillette lui tournait le dos et regardait des filles qui passaient. Du côté opposé de la place un omnibus s'arrêtait pour laisser descendre des voyageurs et en prendre d'autres. Rapidement il délaça ses bottes de quelques œillets, en sortit les jambes de son pantalon et les rabattit jusqu'à ses chevilles, couvrant ainsi les trop belles bottes. Puis il se détacha sans se presser de la colonne, traversa la place et monta dans l'omnibus.

» De la fenêtre de l'omnibus Hofmann vit la colonne partir pour la Pologne. »

FIN

(Les illustrations de ce fascicule sont de Bernard MILLERET).

(Suite de la page 2 couverture.)

(Le Mercure de France, édit.) que des spécialistes criaient au faux. Il est bien difficile de prendre parti dans ce genre de querelle, même lorsque les manuscrits existent et qu'on peut les faire expertiser — ce qui ne semble pas le cas pour celui de *La Chasse spirituelle*. Les curieux n'ont même plus la ressource d'interroger le texte imprimé : la plaquette du « Mercure de France » constitue aujourd'hui une rareté bibliographique à peu près introuvable.

Mais on pourra se faire une idée de la dispute et de ses retentissements dans le domaine intellectuel en lisant un pamphlet qu'André Breton, sous le titre : *Flagrant Délit* (Thésée, édit.), a consacré à ce problème occasionnel de « Rimbaud devant la conjuration de l'imposture et du truquage ». Qu'il soit d'une extrême violence n'est pas pour étonner de la part du « pape du surréalisme ». André Breton n'a jamais mâché ses mots, et lorsque certains principes qui lui sont chers lui paraissent en danger — même si les principes et les dangers qu'ils courent apparaissent futiles à bien des esprits — il clame son avis avec une voix aussi retentissante que mélodieuse. C'est pour lui, à chaque fois, l'occasion de définir les positions spirituelles qui ont fait sa gloire et celle du surréalisme. *Flagrant Délit* n'est donc pas seulement un texte de circonstance : c'est également, dans l'œuvre littéraire et l'action publique d'André Breton, une démarche intellectuelle de première importance.

Je pense que Claude Mauriac partagera cette opinion, lui qui vient justement de consacrer à l'auteur de *Nadja* l'une des études les plus complètes, les plus intelligentes que l'on ait lues. Son *André Breton* (Editions de Flore) est aussi peu l'œuvre d'un thuriféraire éperdu d'admiration que d'un « chercheur de poux » amateur de fiches et de classification. Le fondateur de cette école littéraire qui n'a pas fini de faire parler d'elle : le surréalisme, a trouvé en Claude Mauriac un critique toujours attentif et lucide, mais jamais aveuglé.

N'ÉTANT pas historien, et encore moins spécialiste des études napoléoniennes, je ne sais quel crédit il convient d'accorder valablement à ce *Contre-Mémorial de Sainte-Hélène*, d'Hudson Lowe, qui vient d'être publié par Maurice Bessy et Lo Duca (Fasquelle, édit.). Les auteurs de l'adaptation, de l'introduction et des notes paraissent, il est vrai, s'être entourés de toutes les garanties, mais l'ouvrage rend un son si curieux, même pour les moins connaisseurs, qu'il faut d'abord prendre cette précaution de style. Quiconque en effet a travaillé dans les bibliothèques, et sur n'importe quel sujet, sait combien il est difficile de se faire une opinion, en particulier lorsqu'il s'agit de domaines aussi vastement explorés que celui de l'histoire de Napoléon.

La première réaction devant ce livre n'est-elle pas de se dire : « C'est trop beau pour être vrai » ? Que le geôlier de Sainte-Hélène ait éprouvé aux environs de la soixantaine le besoin de se justifier aux yeux de l'Histoire, rien de plus plausible. D'autant que *Les Mémoires* de Las Cases étaient alors déjà connus du monde entier et avaient répandu une image qui est parvenue jusqu'à nous sans être controuvée. Mais qu'un homme vil et bas ait poussé l'inconscience au point de révéler naïvement sa vilenie et sa bassesse dans un écrit par lequel il entend plaider « non coupable », voilà qui excite d'abord l'étonnement pour justifier ensuite la méfiance psychologique.

En tout cas Maurice Bessy et Lo Duca pourront se vanter d'avoir jeté un beau pavé dans une mare ! Le texte qu'ils viennent de révéler au public est l'un des plus curieux qui soient. Mystification historique ramenée au jour par deux rats de bibliothèque ou confession authentique, ce *Contre-Mémorial* est valable en soi et mérite d'être lu avec une attention passionnée si ce n'est avec un esprit amusé.

UN ouvrage comme *La Dernière Amitié de Rainer Maria Rilke* (Laffont, édit.) a sans doute peu de chances d'accéder jamais à ce paradis des livres qu'est la faveur du grand public. Il sera probablement précipité dans l'enfer de l'oubli. A moins que, passé un temps de purgatoire plus ou moins long, une bonne âme ne s'avise de lui en ouvrir les portes après avoir découvert tout ce que contiennent, en puissance, cet avant-propos de Marcel Raval, cette étude d'Edmond Jaloux et ces lettres, jusqu'ici inédites, de Rilke à Mme Eloui Bey.

On conviendra que, seuls, les fervents de ce livre extraordinaire : *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* ont des raisons sentimentales de s'intéresser à ce qui paraît uniquement « un essai en marge », une de ces plaquettes comme en suscite, chez les éditeurs, le désir de réunir, sur une couverture, des noms que l'on croit célèbres et qui, en réalité, ne disent plus rien à personne. Il arrive cependant que de tels petits croquis, dus à l'admiration ou à l'amitié littéraires, contiennent en eux-mêmes une substance rare, une matière sur laquelle le lecteur le moins averti peut longtemps rêver. C'est le cas, me semble-t-il, de *La Dernière Amitié de Rainer Maria Rilke*.

Quoi de plus banal, à première vue, que l'histoire suivante : tout à fait à la fin de sa vie, un écrivain (déjà célèbre dans certains milieux) rencontre à Lausanne une jeune Egyptienne d'une beauté surprenante. Ils se reconnaissent comme étant de la même race ; ils échangent quelques lettres (dont le ton ne s'élève guère au-dessus d'un marivaudage de bonne compagnie). Je cite à dessein la notice de l'éditeur ; on avouera que le théâtre ou le cinéma, dans leurs plus mauvais jours, nous ont familiarisé, souvent jusqu'à l'écœurement, avec ces scénarios.

Mais dans sa naïveté, qui ne paraît pas concertée, l'étude d'Edmond Jaloux dresse soudain devant nous l'image d'un caractère féminin qui attache et émeut aussi bien par ses singularités que par la détresse profonde dont il est marqué. Et l'on se met à rêver d'une Mme Eloui Bey qui n'aurait jamais vécu réellement, sinon dans l'imagination d'un romancier. Quel dommage que la discrétion d'Edmond Jaloux ou de Marcel Raval la dissimule ainsi à nos yeux, ne nous permette d'en saisir que de rares aspects. On nous laisse sur notre faim...

J'AI dit, l'an dernier, tout le bien que je pensais de l'*Histoire de la littérature française* (Albin Michel, édit.) d'Henri Clouard, dont le premier tome venait de paraître. Celui-ci englobait toute la période dite du « symbolisme », allant de 1885 (année de la mort de Victor Hugo) à 1914 (évidente année de coupure ou, si l'on préfère, de partage des eaux). Il couvrait ainsi une époque qui, pour les plus âgés de nos lecteurs même, est un passé déjà solidement établi dans sa fonction de passé. Il avait le rare mérite de constituer un guide pour les voyages au pays de la lecture, un Bædeker à la fois minutieux dans ses informations, sûr dans ses jugements et précieux pour des découvertes éventuelles.

Il est évident que l'optique doit changer lorsqu'on en arrive à l'époque qui va de 1914 à 1940. Cette date paraît, elle aussi, une coupure rationnelle et l'entre-deux-

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

guerres un temps qui par ses modes de vie ou de pensée appartient au passé. Mais c'est un passé encore tout chaud. Sauf pour la génération qui a vingt ans aujourd'hui, c'est *notre* époque quoi que nous fassions pour la regarder pardessus l'épaule. Et pour une matière aussi fluante que la littérature, aussi continue, aussi peu tranchée, il ne peut guère être question d'avoir recours aux démarches assurées de l'historien. Celui-ci doit se borner au rôle beaucoup plus modeste de chroniqueur, de témoin.

Henri Clouard ne l'a pas voulu et il a au contraire utilisé, pour le second tome de son *Histoire de la littérature française*, la méthode qui lui avait été si fructueuse pour écrire le premier. En fait, les contraintes intérieures à son sujet le ramènent le plus souvent, et malgré lui dirait-on, à ce rôle de chroniqueur justement. Car il ne pouvait, sauf dans quelques très rares cas, juger sur les pièces d'un dossier à peu près clos. Je n'ai pas fait le compte exact, bien sûr, mais je parierais que sur les quinze cents ou deux mille noms d'écrivains qui sont cités dans cet ouvrage, un très faible pourcentage est constitué par les morts ; les autres sont ceux d'écrivains bien vivants dont l'œuvre est toujours en train et qu'il paraît toujours prématuré d'installer sur un socle ou de précipiter dans la boue.

Il est donc naturel que les perspectives taillées par Henri Clouard dans cette forêt d'une assez belle exubérance ne paraissent pas toujours correspondre à la simple vérité du moment. En l'occurrence, le chroniqueur qui se veut historien est bien obligé, parfois, de prendre ses responsabilités en face d'un lecteur qui est — cela arrive — un juge averti. C'est ainsi que certains ne manqueront pas de s'étonner de la place si chichement accordée à un Jean-Paul Sartre ; qu'on le veuille ou non, il s'agit d'un écrivain autour de qui s'est polarisé l'un des plus importants mouvements littéraires du XX^e^ siècle. On pourrait faire la même remarque à propos du surréalisme qui, plus manifestement encore, relève de cette période étudiée par Henri Clouard. Il est possible que la postérité trouvera de telles positions parfaitement fondées. Qui peut le savoir ? Dans le doute, il vaut peut-être mieux s'en tenir à ce que l'époque elle-même, inconsciente comme une femme mais intuitive comme elle, choisit, élit...

Ces réserves ne peuvent pas, on s'en doute, ne pas être appelées par l'ouvrage ; elles pourraient être beaucoup plus nombreuses encore. En particulier, si l'on pouvait discuter le livre page à page. Il n'empêche que les qualités contre-balancent — et de beaucoup — les défauts. Car Henri Clouard a non seulement tout lu, mais il a tout classé, et au moins tout mis en fiches. Ce tableau panoramique de la littérature française entre 1914 et 1940 a donc ce premier mérite d'être complet et extraordinairement instructif. Les plans qui le composent sont, d'autre part, chacun à sa place et, en tout cas, définis avec intelligence et sensibilité, l'une complétant l'autre.

Il y a, enfin, un *ton* et c'est bien la principale qualité que j'attribuerai à ce livre. Il prend parti sur tout et ne peut donc manquer de heurter bien des préjugés. Mais il le fait toujours sans acrimonie et avec une bonne humeur qui réconforte. Les intéressés afficheront peut-être un rire jaune ; les lecteurs — par définition, « en dehors du coup » — goûteront ces jugements cursifs, ces éclairages de plein fouet qui révèlent soudain une personnalité.

PENDANT soixante ans cet homme a été mêlé à tous les événements politiques et sociaux de son pays et sa vie a été celle d'un passionnant héros de roman. Après des études de médecine il inaugure une carrière politique en publiant un petit journal révolutionnaire (grâce auquel il fait quelques mois de prison). Des mouvements de rue, suscités par une guerre malheureuse, font de lui le maire d'un important quartier de la capitale et l'envoient siéger à l'Assemblée nationale. Pendant une vingtaine d'années il est un député batailleur, chef d'un grand parti, terreur des ministères (qu'il lui arrive souvent de renverser). Chassé du parlement par une coalition qui l'empêche d'être réélu, il s'improvise journaliste et se classe aussitôt parmi les meilleurs, menant le combat de la justice au moment où une affaire d'erreur judiciaire déclenche d'effroyables passions dans le pays. Et le voici qui revient à la politique, réélu encore, mais au Sénat cette fois ; il est ministre, président du Conseil et, aux heures les plus tragiques d'une guerre, apparaît le seul homme capable de conduire ses compatriotes à la victoire. Retiré enfin de la vie sociale il reste gaillard au point qu'il s'en va — à quatre-vingts ans ! — chasser le tigre aux Indes... On aura, je pense, reconnu dans ce schéma les principaux traits de la carrière de Clemenceau.

Aucun livre n'en avait jusqu'à présent donné une image complète. Entré dans l'histoire, Clemenceau est encore trop proche de nous pour ne pas décourager l'attention des mémorialistes ; les passions ne sont pas éteintes et il faut une grande sérénité d'esprit et une rare impartialité — sans parler de connaissances approfondies de son époque — pour oser aborder un pareil sujet.

Mais Alexandre Zévaès avait tout pour réussir dans son entreprise. Historien de qualité qui dans de nombreux livres s'est révélé un des meilleurs chroniqueurs de la III^e^ République, homme politique lui-même qui s'est souvent trouvé aux côtés de Clemenceau dans les luttes du parlement sans jamais abdiquer son indépendance, il était qualifié plus que tout autre pour évoquer une figure entrée déjà dans la légende. Son *Clemenceau* (Julliard, édit.), fourmillant d'anecdotes inédites, est certes un livre d'histoire ; c'est aussi une vaste fresque devant laquelle on ne peut rester indifférent.

EN 1934 un jeune attaché au Musée d'ethnographie rêvait d'enrichir les collections de pièces du Groenland. Le docteur Charcot consentit à l'embarquer sur le *Pourquoi-Pas ?*. Une vocation d'explorateur venait de s'affirmer ainsi ; le jeune attaché de musée ne devait plus cesser dès lors de courir le monde, et, en particulier, les banquises polaires. Mais entre deux randonnées à travers les glaces du pôle, Paul-Emile Victor écrivait des articles, des livres. Grâce à lui la vie de ces contrées déshéritées nous devenait étrangement familière.

Aventure esquimau, qu'il publie aujourd'hui dans une nouvelle collection dont il est le directeur (« la Croix du Sud », Julliard, édit.), est le récit de sa vie au Groenland pendant deux ans. C'est en principe un livre destiné à la jeunesse, agrémenté de dessins et de photographies, et il n'a d'autre ambition que d'être un « condensé » de *Boréal* et de *Banquise*, deux autres ouvrages célèbres. Il est probable que les adultes le liront avec une attention émerveillée avant de l'offrir à leurs enfants.

Il en sera sans doute de même de *Tagant*, d'Odette du Puigaudeau (publié dans la même collection). Après les déserts glacés, les rudes pays de roches et de sable, la Mauritanie occidentale, île de grès dressée dans l'océan du Sahara. Odette du Puigaudeau la connaît comme sa poche, et ses jeunes lecteurs seront sensibles au pittoresque réaliste et nostalgique de ses évocations.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 4^e^ trimestre 1949. — Imprimeur n° 80.

Supplément au N° 208 de *France-Illustration*.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.